

Gabriel-Pierre Ouellette

La Poésie, l'enfant trouvé et la
République
récit fictif

nouvelle édition avec
en annexe

De tout et de rien dans *la République*
notes éparses et joyeuses

ISBN - 978-2-9820378-2-3 (2e édition, 2022)

ISBN - 978-2-9817233-2-1 (1re édition, 2018)

avril 2022

© Gabriel-Pierre Ouellette

les raisons d'une nouvelle version

Lors de la première édition de ce texte, en 2018, que j'appelais *nouvelle irrationnelle*, je prétendais écrire un essai sur *la République* de Platon et il est devenu de plus en plus une critique sarcastique de ce dialogue, quand je n'avais pas les connaissances ni les *assises* théoriques suffisantes pour être crédible auprès des platoniciens ou même des philosophes en général.

Il faut dire aussi que, sous le couvert d'une forme plus libre, sinon poétique, j'exprimais mes premières réactions face à *la République*, et j'y mêlais quelques moments d'ordre biographique, en une sorte d'auto-fiction. J'avais même supprimé la ponctuation en plusieurs passages, pour accentuer le refus d'argumentation et, en parallèle, une plus grande liberté de discours où l'impression avait primé sur un rationnel *à tout prix*.

Cependant, en 2022, ce texte a disparu de mon site gpouellettemanuscripts.com, soit en janvier, lors de l'ajout de nouveaux fichiers, soit lorsque j'ai ajouté en mars le synopsis de mon essai, *Que serait-donc, que la civilisation grecque ?*, au paragraphe 11 de la page web. Je le décrivais comme *un texte difficile qui tente de limiter à la réalité des mots, des sons et des couleurs, la classification de Platon entre la matière des choses, l'Idée des choses et leur imitation*; et j'ajoutais : *un enfant trouvé l'écrit parce qu'il n'aime pas le mépris des bâtards, dans la République - c'est aussi une méditation -*.

Quand je me suis aperçu de cette *disparition*, j'ai relu cette *nouvelle irrationnelle* et j'en ai trouvé la lecture très difficile : il me fallait presque relire des passages de Platon ou les premiers états de ce *poème sardonique*, pour comprendre certains de mes commentaires.

J'ai donc décidé, vers le 5 avril 2022, d'écrire une nouvelle version de *la Poésie, l'enfant trouvé et la République*, où, entre autres, je précise la *présence* dans mon texte des deux principaux personnages : celle du jeune homme, bâtard, donné en exemple par Platon, et celle d'un autre jeune homme, qui lit *la République*, de nos jours. Le texte est qualifié désormais de *récit fictif*, et j'ai surtout tenté de le rendre plus facile à lire. Je laisse les lecteurs en condamner, ou non, la clarté de la nouvelle version.

I

Il est temps d'aller marcher sur un chemin de campagne. Le jeune homme arrive près d'une clairière. Il se rend jusqu'au rocher, plus loin, pour s'y asseoir. Il ouvre un dialogue de Platon, en espérant y trouver le charme qu'il a remarqué d'un oeil ou d'une oreille distraite dans les premières pages.

Dans *la République*, un philosophe, nommé Socrate, parle d'un jeune homme dévoyé dont l'esprit a réfuté peu à peu les valeurs du Juste et du Beau qu'il possédait depuis son enfance, *sans qu'il ait découvert les choses qui sont véritables*, et il compare cette situation à la réaction d'un bâtard^{1(p.38)} qui, une fois qu'il apprend la vérité sur sa naissance, perd la vénération, le zèle, le souci qu'il avait tout jeune pour sa famille adoptive, et les accorde dorénavant à des flatteurs. Comme si la naissance illégitime, une fois connue, n'accordait qu'un simulacre de vie. On trouvera évident que Platon vive avec les préjugés de son

époque, mais il reste étonnant qu'il les perpétue dans sa quête de cinq éléments, le beau, le bien, le juste, la sagesse et la vérité. D'ailleurs, un peu plus haut dans le dialogue, Socrate emploie le même mot méprisant, *bâtard*, pour des *personnes dépourvues de dons naturels (...) dont l'âme a été mutilée et flétrie par des travaux abrutissants*, quand il trouve vraisemblable que le mariage d'un *forgeron chauve et trapu* donnera des *êtres bâtards et chétifs*², si après avoir gagné quelque argent, à peine libéré de ses entraves et décrassé au bain public, (il) se procure un habit neuf et, paré comme un jeune marié, *entreprend d'épouser la fille de son maître pour fuir sa solitude et sa pauvreté*. Précisons que les bâtards de fait étaient traités comme des tarés dans nos propres sociétés jusqu'au dernier quart du XXe siècle et qu'on continuera en catimini à leur prêter cette réputation, de nos jours, si on leur découvre une sexualité différente ou une propension à la vérité, une dureté de coeur ou que sais-je encore.

Et comme pour prouver la thèse de Platon, le jeune lecteur que nous avons vu sous le charme de ses dialogues, découvre dans *la République* comment son étrange naissance illégitime fait de lui un dévoyé. Il y apprend de plus, que les gardiens, les gouvernants d'une cité, qu'elle soit idéale ou non, laissent la raison se galvauder, se prostituer chez les amateurs de *dialogues argumentés*³, ces ignorants sophistes dont font aussi partie, pour la fin des temps, les enfants trouvés, nés de père et mère inconnus, qui ne doivent pas s'attacher à la véritable philosophie, la *dialectique*, réservée aux fils légitimes⁴, car la naissance illégitime n'accorderait qu'un simulacre de vie, comme on l'a déduit plus haut, sans doute sous l'emprise de la dialectique.

Son âme, n'y pensez pas. Lui qui l'avait aperçue dans les textes du Grec, lui qui la poursuivait immortelle, cette âme, ce souffle de vie animant l'esprit au bout de ses ailes si puissantes qu'elles auraient supporté les génies de l'histoire et les saints de

l'Église, il l'a jetée dans les oubliis de l'Érèbe. Il avait vu un architecte malaxer l'âme commune, la dénommer, la renommer, la dresser en *philosophie* dans la parfaite saisie de l'être et la faire rouler, allez savoir pourquoi, au bout de ses doigts, et notre jeune homme, qui en le lisant se voyait dévoyé dans le dialogue grec de *la République*, ressentit tout à coup la morsure d'un poison dans le corps ou, si vous préférez, dans la chair de son âme et, de cette morsure, naquit l'image d'une religieuse...

Une religieuse à la noire cornette, aux temps lointains de son enfance dévoyée, faisait rouler au bout de ses doigts un morceau de glace artificielle au-dessus d'une chaudière où brillait du jus d'orange, et elle se demandait, presque affolée, si le petit fragment scintillant, en y tombant, empoisonnerait la boisson, sous un soleil de fin d'après-midi dans les frissons du vent, à travers les aulnes et les cerisiers bordant le ruisseau

Villemaire, au fond de sable fin où les jeunes garçons frôlaient de la main ou de leurs genoux des alluvions de glaise grise ou bleue, dures et froides comme le marbre, sous les branches des peupliers. Les fumerolles grises du glaçon blanc, bloqué contre le jonc composite de la femme, en union avec le Christ, exauceraient-elles le secret désir d'empoisonner ces maigres orphelins qui regardaient ses mains de Soeur Grise se jouer de l'ammoniac ou du froid glacial, et soupeser le plaisir de gâcher ces chaudières qu'une dame de grande charité leur avait fait livrer... D'un métal rouge vif, l'intérieur nappé de feuilles d'or rutilantes, elles renfermaient pour le dévoyé ses années d'enfance éternelle, de même que les gallons de miel du vieux Paquin et de sa dame qui regardait les fleurs de son jardin s'incliner sous la pluie, quand on l'approchait, après avoir traversé en taxi, dans un vieux Ford des années 30, d'étroits chemins de terre au milieu de champs bordés de clôtures, tout près des forêts qui allaient bientôt les encercler, les étouffer.

Ce jour-là, au ruisseau Villemaire, les chaudières rouges parsemaient des tables composées de planches grises, posées ou clouées sur des pieds faits de madriers vissés, qui formaient un X et supportaient, à mi-hauteur, une pièce de bois franc, à ce que je crois, sur qui était clouée à chaque bout des tables une planche plus étroite où les orphelins s'étaient assis. Ils passaient deux semaines *au plein air*, comme on disait quelquefois à cette époque, dans la maison de ferme que le mari avait achetée l'hiver dernier, près d'un ruisseau, pour sa belle dame de charité et lui avait ainsi permis, dans une sorte de corollaire chrétien, de faire un don charitable, pratique et *écologique* avant la lettre, en y invitant les orphelins de la région, et surtout d'entraîner leur fils, l'enfant trouvé, à perdre la trop grande assurance dont est souvent victime un enfant, si on le croit bien né, en l'amenant à se frotter quelques jours aux enfants du peuple qui, ce jour-là, entouraient les belles chaudières d'un rouge doré. Notre dévoyé eut même à ce moment ou quelques années plus tard l'intuition que ses parents adoptifs avaient espéré que les

autres garçons bien nés du village, qui étaient et seraient ses camarades de classe, en arriveraient à confondre dans leur mémoire, espoir désespéré, leur premier fils mort à six mois dans des circonstances étranges avec le gros bébé descendu du train, qui l'avait remplacé, un an plus tard. Il serait plus difficile d'en convaincre leurs parents, mais il leur suffirait sans doute d'avoir déjà été percés au coeur devant la noblesse d'une telle adoption qui était en même temps une victoire contre la mort d'un premier fils mâle. D'ailleurs, n'a-t-on pas déjà oublié, vous et moi, la Soeur Grise à la noire cornette qui jouait avec les fumerolles du glaçon ? Les vapeurs fumeuses s'étaient éteintes les unes après les autres et le morceau de glace, dans un moment subit d'égarement général, était tombé dans le jus d'orange qu'on prévoyait verser dans d'autres chaudières rouges, et qu'on avait dû jeter par crainte d'empoisonner les orphelins. On ne saura jamais pourquoi le bâtard ennobli s'est mis à préférer ces garçons qui passaient des vacances dans la vieille maison de ferme en bardeaux de bois, transformée en

chalet d'été par ses bons parents dont, avec gravité, il admirait la charité pour les enfants trouvés.

Écrire de longs paragraphes, aussi beaux soient-ils, n'a rien de très *platonique* et l'on peut percevoir une forte opposition, sinon une fission, entre les dialogues de *la République*, leurs répliques assez courtes, plutôt charmeuses ou perverses, et l'étalement de mon récit fictif qui tend, l'ennuyé, à se développer outre mesure.

Notre jeune homme dévoyé n'en aurait pas moins aimé, après la découverte de sa naissance et sa stigmatisation par le nommé Socrate, suivre les deux autres jeunes hommes du dialogue, Glaucon et Adimante, aussi beaux écouteurs de la manière philosophique à la mode que les *belles écouteuses* de Verlaine, dans ses *Fêtes galantes*. Il aurait pu cheminer en leur compagnie sur les bords de la route et le long des murs qui courent d'Athènes au Pirée. Il aurait remarqué, à son tour, que

ce charmant dialogue, qui permet aux hommes de bonne volonté de s'arrêter aux moindres sujets de discussion pour les approuver ou non, en arrivait à les induire, n'est-il pas vrai, à ce qu'ils ne se rendent plus compte, à la longue, qu'on laissait le maître de ces cérémonies philosophiques décider des façons dont il faudrait parler, ou prendre sur lui de renvoyer dans d'autres cités que la sienne, sans autre forme de procès, les gens qui chantaient et récitaient des vers dans sa propre ville, parce que ces poètes auraient chassé, effacé de leur mémoire leurs univers de pensée ou leurs *thématiques* par le seul fait d'avoir osé écrire ces poésies!

Notre jeune dévoyé, s'il aime bien lire du Platon parce que nulle écriture, à part celle de ce philosophe, n'entreprend, tout en jetant le discrédit sur elle-même, de tracer des mots qui manifestent la vitalité des échanges verbaux, le plaisir de la parole, il ne veut pas, notre lecteur dévoyé du vingtième siècle, vivre au pied d'une citadelle qui lui interdirait les mots obscurs

que les ignorants de la terre, comme lui, le dévoyé, veulent penser, dire, et graver sur des tablettes de bois ou d'écorce, sur du papyrus ou des peaux. Si sa naissance illégitime ne lui accorde qu'un simulacre de vie, il prétend faux, de dire que des mots jetés sur des bouts de papier ne signifient plus rien; il sait aussi que la poésie s'est en allée promener, heureuse, à la claire fontaine. Il s'était déjà porté à la rescousse de poèmes qui glissaient comme des serpents sur ses pieds dans les chemins de traverse interdits, prenant en pleine forêt des sentiers qui n'allaient nulle part, mais là où la lumière allait frapper et qui donnaient sur des étendues de savanes où se perdaient et se retrouvaient les ignorants de la terre refusant de vivre aveugles dans des vérités de fin du monde au pied d'une citadelle incandescente d'orgueil.

Et dans cette lutte à finir, entre l'écriture des lettres qui écrivent les mots que l'on pense, d'une part, et l'écriture des paroles, d'autre part, il est vrai que l'imprécis tend à l'emporter

dans les mots que l'on croit penser, mais il ne faut pas se
surprendre de lire de l'imprécis, si on y découvre des lueurs
plus que précises dans les détours des caractères traçant et
formant les mots écrits.

II

Le bâtard, dans son enfance, avait été entraîné sur des voies inconnues quand il avait découvert, et s'en était rappelé durant quelques jours, que durant les premières années d'un vingtième siècle effarant de techniques nouvelles, d'antiques lampes brûlaient au fond d'un vieux récepteur de radio, dans les cavités obscures d'un meuble en bois monté, tout droit, sur de courtes pattes qui le tenaient, comme tous les meubles de l'époque, éloigné des tapis, des prélaris qui, sait-on jamais, se seraient enflammés sous la chaleur de ces cylindres de verre épais, au creux desquels brûlaient, rouges, des filaments... Il y avait aussi le dessus du meuble, qui s'ouvrait sur un compartiment contenant un tourne-disque qui faisait chanter, 78 tours à la fois, des voix déjà anciennes dont celle de Caruso, et notre lecteur dévoyé, assis sur son rocher, se demande combien de pages aurait noircies Platon pour déplorer, et pour fendre, l'imitation hésitante de ces voix dont souvent disparaissaient la véracité

des paroles dans les sons entremêlés de ces instruments de musique qui avaient eu l'audace de remplacer les flûtes et les cithares... Mais l'enfant trouvé ne savait pas qu'il s'était aventuré dans les parages du songe où la conscience, qu'on le veuille ou non, désire en percer les modes et les avancées, quand soudain l'a crevée le mot *cheval*. Il s'écoute le nommer, et il entend passer une voiture à cheval, durant la nuit, dans les rues du village et parmi les gens de son enfance. Un reste de raison endormie brouille la marche inéluctable de mystères chimériques. La raison rêve en sachant qu'elle ne peut rien opposer à la recherche de cela qui ne se précise jamais. Le temps lui manque, l'espace lui glisse sous les pieds, sa pensée s'abandonne, fuyant dieu sait où, retenant la bête qui résiste. Des emportements lui engourdissent les membres. Il admire les routes, les paysages, avec l'assurance véridique de se trouver dans un ailleurs familier où l'on peut sans craindre les moqueries, s'arrêter devant la mer, au milieu de colonnes de lumière et de couleurs.

III

Mais un pacte avait été édicté, au lieu du non-dit, dans une ruelle ombreuse. On devait de par les immeubles, les rues et les places de la cité jouer de persuasion, le calmer, le traiter comme un malade, nier qu'il soit un enfant de la crèche et, perfidie mentale, procéder chaque jour à l'analyse de son âme, soi-disant pour la guérir. Atteindre sa déviance enlaidie par l'angoisse qui le tenaillait de percer à jour la Raison du pacte secret dont il prétendait découvrir, matin et soir, les effets vicieux sur sa pensée. Il faut, nuit et jour, pourchasser sa déviance, lui arracher ses écrits, les procès-verbaux de ses rêves prémonitoires. Occuper le territoire, les recoins, les cavernes de sa vacillante raison. Par l'entremise verbeuse des sciences de la conscience et de l'inconscient, on appâtera sa parole qui, déformée, déficelée, deviendra lubrique et se laissera emporter comme une chienne facile dans les flots du Léthé avec sa lâcheté d'enfant trouvé et ses obscurités livresques.

Durant ses prétentions poétiques, il faisait comme Ulysse un beau voyage au coeur de multiples bouches de vérité qui proféraient des oracles incohérents, à la proue d'une barque qui accostait sur les rives des Enfers, au milieu des brumes où se dessinaient des fragments de souvenirs, des corps d'Adonis charcutés et, dans un miroir, sa chair et ses os détruits par l'oubli.

IV

Tu n'écriras pas! Le poète dévoyé ne parle pas comme il se doit le langage des chiens soumis. Le jardinier de la citadelle érigée au royaume de la raison n'a d'autre choix que de réduire en esclavage, qui refuse d'obéir au gouverneur du meilleur des mondes. On arrache son calame ébréché au poète ignorant; on le traîne hors les murs, loin du sentier herbu et des pelouses des jeux crétois que la noblesse de sang gravit, chaque matin, jusqu'à la terrasse de la forteresse, d'où elle scrute les boulevards, les routes du désert et l'horizon du λόγος, où s'avancent en paroles de majesté les constitutions de la Vérité, dont les yeux immobiles lancent des flammes didactiques.

La chair du bâtard éprouvera le bonheur d'être ravalée au rang des bêtes, les yeux au ras du sol. Il entre dans les auberges, s'engraisse de table en table, copule avec les premiers venus, de lit en lit, prêt à se battre pour les plus beaux, les plus belles, les

plus minces. Pour blesser, sous sa peau, âme qui vive, qui aurait un cerveau de Malin ou de Moloch, il porte des sabots de fer, couteaux et carabines qu'il tourne contre lui-même à toute heure dans son esprit, soucieux de rester alerte aux vociférations de Lucifer.

Au fond d'un puits, assoiffé de vengeance, sur des rebuts de papyrus, il écrit que les philosophes s'enivrent de sagesse et de foi plus que christique en l'immortalité de l'âme, pendant que les colonnes doriques tombent en érection, à chaque jour, de bas en haut ou de haut en bas des architraves, sous les toits des temples. Rampant dans sa caverne, leur ennemi dévoyé passe sa vie à parler à contre-temps de la pluie et du beau temps, à provoquer des caillots d'affection abâtardie, à décrire des regards de marin aux yeux bleu de mer qui entravent les vannes rationnelles que les divins Géomètres et Géographes ont versées dans l'âme des Justes qu'ils ont choisis dans leur psychose.

Enfin, le dévoyé écrit sur les murs qu'un plan juste et divin est en marche à travers un paradis où les faiseurs de mots, à l'aube d'un jour improbable, deviendront dans leur nudité lumineuse semblables aux premiers humains.

Il n'en fallait pas davantage pour que la Raison et la Citadelle ordonnent à leur Vérité *dialectale* de calciner la poésie, de pourchasser l'ennemi rampant, bâtard et dévoyé, le saisir, l'asphyxier, le garrotter et l'empêcher de nuire à jamais.

V

On le croit vaincu, mais Socrate sait que tous ceux qui dialoguent avec lui, ne savent pas ce que lui, il sait, et le vieux filou réussit à amadouer (*désolé du hiatus*) le fils naturel qui était tenté, depuis quelques nuits, de lui abandonner son esprit fatigué et son corps souffrant. Se livrer à un ennemi célèbre, comme Socrate, n'est pas à dédaigner, tout comme il est si doux pour quiconque de se livrer à des rivaux plus jeunes qui, par hasard, ont un beau port de tête et des jambes admirables.

De toute façon, il est toujours réconfortant d'entendre le Socrate de *la République*, et je dis bien l'entendre, car même en le lisant, on *entend parler* les personnages de Platon. La force d'une telle persuasion, inhérente à ses écrits, est l'argument majeur des personnes qui font croisade contre l'écriture. Dans le cas qui nous occupe, il est encore plus réconfortant pour le petit bâtard, poète et dévoyé, d'entendre Socrate commencer

l'examen de la poésie par un exemple - subtil ou non, c'est selon - tiré du quotidien de tous les humains, la confection de lits et de tables⁵. On touche ici, et enfin, du concret. Mais la classification rôde dans la Grèce du calcul, de la géométrie et de la Raison, depuis les catalogues des vaisseaux danaens et des héros de *Illiade*. Nous aurons donc, si nous nous en tenons au lit, trois espèces de lits. D'abord l'idée du lit, le lit unique, qui existerait par nature, qui serait lui-même l'essence ou la définition *primatiale* de ce meuble; ensuite, celui que le menuisier a fabriqué et, enfin, celui que le peintre a tracé sur quelque matériau, en faisant l'imitation du lit fabriqué.

Remarquons que ça s'est gâté en cours de classification. L'idée du lit a dégénéré en *lit fabriqué*, et le peintre n'est plus qu'un *imitateur*. Mais que le peintre se rassure. Selon Platon, il partage ce défaut que serait l'imitation, avec les auteurs de tragédie et, avant eux, tous les poètes depuis Homère qui seraient aussi éloignés de la « nature » que la représentation

peinte du lit le serait du lit lui-même ou de son « idée » créée par un dieu. Cependant, notre margoulin, comme on peut nommer notre bâtard qui est tout aussi malhonnête et dévoyé qu'un margoulin, ne fut pas ennuyé par ces trois classes platoniques ou socratiques. Rappelons-nous qu'il avait été poursuivi et saisi sur le chemin de garde. Il put donc sur-le-champ arrêter de penser à ces sentiers de nulle part qui le faisaient voyager à travers d'autres mondes, pour les écouter, les *parler*, les écrire. Mais le lit avait d'autres tours dans son sac. En un tour de main, sinon de pattes, il inventa un spectacle. Des planches de bois posées sur des chevalets d'un bois plus gris et plus tendre, formèrent sur le chemin du dévoyé garrotté un tréteau théâtral avec au milieu, un lit composé de lattes de bois plus dur. Une vision qu'il ressentit comme étrange, mais à la fin rassurante : le bois le rattachait aux arbres. Nous pouvons nous étonner, qu'un dévoyé chassé, poursuivi, saisi presque à la gorge, s'arrêtât devant la vision de ce théâtre faux et mensonger, mais rappelons-nous que le philosophe avait eu lui

aussi une vision, celle d'un lit, en forme de lit unique, et que notre poète, de son côté, avait des penchants pour le quotidien des humains et les meubles étonnants. De toute façon, ce fut un fait. Il s'attacha à cette machine de théâtre en bois. Il la frôla et à son tour en tira des espèces. Une première fut le lit qu'il vit, put toucher et occuper toute la nuit. La deuxième fut l'idée que c'était un lit, comme on aurait dit qu'il était dans la nature des choses qu'il fût un lit. Cette idée de lit lui venait quand il y pensait, quand il en parlait, quand il écrivait le mot et même quand il en rêvait. Il allait de soi que cette forme qui n'était ni table, ni chaise, ni banc, ni marche d'escalier, prît la vedette du théâtre de bois et repoussât dans les coulisses le vulgaire lit qui pourrait toujours, si cela lui chantait, revenir avec ses gros sabots. Si ce n'était pas lui, ce serait un autre mais en tout et partout conforme à l'idée qu'il se faisait d'un lit, fût-elle scénique ou tragique. Mais coup de théâtre! À grand fracas, un lit *fabriqué* est tombé des cintres. Le poète dévoyé a tout compris, semble-t-il. Lui aussi, même dans ses dévoiements

d'abâtardi, avait des relents de foi en ces dieux qui occupent le ciel et adorent envoyer aux philosophes des messages subtils ou des édits grossiers aux margoulins nés hors mariage. Devenu à son tour, génial et philosophe, il a refusé que l'idée du lit restât invisible, au milieu du théâtre des eaux et forêts. Il ne l'a pas manifestée par le recours de l'argumentation ou de la classification, mais par des péripéties concrètes, objectives, sans se douter qu'un Platon contemporain aurait préféré les nommer *objectales*. Donc, encore sur-le-champ, tout comme au moment de son arrestation sur le chemin de garde, il avait arrêté de penser à ses sottises poétiques, il convoqua une bougie allumée, plus un jet de lumière venant du toit, encore plus haut que les cintres, et se formèrent alors - cette fois à ma propre surprise -, non pas des objets massifs, mais des chiffres, des nombres. C'était encore la victoire des géomètres. Voici l'événement. Tantôt à gauche, tantôt à droite de la couche en bois dur, apparurent des séries de nombres formés du chiffre « 1 » et ces numéraux rappelaient l'indestructible solitude de l'idée du lit

dans la pensée des humains incrédules et confondus par ces nombres qui brûlaient sans se consumer autour du lit qui devint un objet rouge de confusion, sur le théâtre de la vérité, lorsqu'au troisième coup d'un appareteur fabuleux, un mur de maçonnerie, façon *tissu de lin*, est descendu des ciels, exposant aux regards un dessin qui imitait le lit de bois et terminait la trinité, et de l'idée, et de l'objet, et de son imitation. Le poète dévoyé, sur son air d'aller et peut-être accompagné en silence d'une ritournelle infernale, n'a eu de cesse comme un enfant de peaufiner et répéter sous divers modes sa découverte aussi amoureuse de la sagesse qu'elle était savante d'amour.

Sous le coup de l'ivresse, il a *nourri* l'Idée. Il s'est dit que l'idée du lit, l'idée de cet objet devenu aussi rouge que les chaudières en métal doré de la Soeur Grise, avait besoin pour se manifester de mots *en écriture*, de couleurs *en peinture* et des ciseaux du sculpteur *en trois dimensions*. Comme le lit relevait de l'idée, de la **matière** dont il était fabriqué et des dessins

qu'on en faisait, il aurait un rapport analogue - en rouge ou en vert - aux mots qui se parlent et s'écrivent avec la pensée du lit. Ivre mort, il s'est mis à chanter, à bramer dans l'air du soir, que les mots de la citadelle, se nourrissant à l'envie de raison, de vérité, de formes impalpables à l'infini, du rien et du tout, se trouvaient fort dépourvus, une fois qu'ils auraient franchi de nombreux siècles et transplantés qu'ils seraient dans des cavernes autrement mythiques et contemporaines où l'on parle langage, écriture, en tant qu'on trouve la présence des choses et des êtres sous leur absence que l'on voit indiquée, manifestée par les lettres formant les mots de l'univers, par les mots qui se découpent, s'enregistrent sur les bandes magnétiques, des ondes, des écrans rouges ou violacés de toutes les couleurs et deviennent des objets de regard, de lecture, de photographie sur pierre, papyrus et autres surfaces. Tous ces appareils rendaient compte du lit-objet et de son idée, comme de son image, qu'ils modifiaient à leur gré, en ébranlant la suprême idée jusque dans les tréfonds des cavernes, encore et toujours elles - et son

ivresse reprenait sa vigueur - au risque d'écraser chez les humains leur raison d'argile, avec la chance d'y provoquer l'irruption de têtes et de corps agencés par la lumière, en profusions inouïes, mais sur le chemin de garde - que nous avions, n'est-ce pas, tous oublié - , il s'est bien gardé de les faire parler ou de les imiter... Ce qui nous ramène à la route qui, au début du récit, menait d'Athènes à son port de mer, le Pirée.

VI

Sur ce chemin, on lui avait appris tout en marchant, il y avait assez longtemps, que les connaissances qu'il acquérait, étaient comprises dans ce qui existait vraiment, réellement, c'est-à-dire dans l'Être, et si son souvenir était exact, nos connaissances ne faisaient partie de l'Être, que si chacune d'elles était rattachée à son Idée dans le domaine du divin. Ainsi, ce qui était beau ou ce qui était juste ne pouvait être connu dans son intégralité que si le beau était l'Idée du beau et si le juste était l'Idée du juste, et on lui avait appris, toujours selon lui, que tout ce qui n'atteignait pas l'intégralité d'une connaissance, ressortait à une partie d'Existence ou bien à une fabrication qui n'avait pas de lien direct avec l'Être qui tenait du divin, ou enfin à une imitation. Mais plus tard, sur le chemin de la citadelle où les Gardiens l'avaient saisi, il lui est arrivé que des lots de premières idées se corrompaient, s'imitaient, se violaient à plaisir et à volonté dans les images des bas-fonds, des prisons du meilleur des mondes, ses ateliers ou ses champs de blé. Ici, il

faut revoir en esprit les péripéties du poète dévoyé, les coups de fracas qui incorporaient sa pensée et son corps à ceux des meubles, tables, chaises ou lits, comme à leurs Idées divines et leurs projections décevantes sur des toiles ou le marbre. Et là, sur la pente de la citadelle, il sentait le besoin de tout répéter, de façon nouvelle, pour s'en convaincre et en persuader son public. (Il faudra peut-être, un jour, supprimer ce fatras sur le décor d'un lit de bois *scénographique* et sur le fracas du lit descendu des cintres de son théâtre de foire, mais avant de tout épurer, il faut le dire autrement, surtout que nous, nous ne voulons pas comme Platon et ses Socrates contraindre nos lecteurs, par des moyens mielleux, à dire eux-mêmes ce que nous voudrions qu'ils disent, sans avoir l'audace de contredire le Poète, aussi dévoyé qu'il soit.) Les mélanges de mots, de couleurs et de formes n'en avaient que faire, pour se comprendre, ni de copie, ni de photographie, ni de l'imitation de la vie tout court. Ils se vautraient dans l'être et le non-être de l'idée, de l'objet ou d'une imitation de l'Un, du Tout et du Rien

On a même lu des phrases construites avec des morceaux de bois qui édifiaient cités et forteresses, qui inventaient des peuples à la recherche de gardiens aux formes idéales n'ayant jamais existé. Oh! il se pouvait que les mots, les couleurs, les sons et les matériaux précieux n'auraient été que des mécanismes, repoussant à travers les âges et jusqu'à des années-lumière leur forme unique, leur Idée divine réfléchi sur le miroir d'un grand artisan inconnu, et qui se serait trouvée à des années barbares des objets, des marbres, des animaux et des hommes, en train de circuler, planète invisible en délire, dans l'autre miroir, celui d'un monde vidé de sa vérité, un monde où la véritable existence, et le verbe ÊTRE, seraient inconnus. La tête dynamique du poète dévoyé jouait au démiurge, détruisait la vérité de « raison garder », pour imposer la corde raide de pluies abondantes, sous explosions de soleil noir. Mais il devait s'arrêter. Les mots obscurcissaient ses dires, autant qu'un nuage noir le fait d'un jour d'été.

Ça ne s'arrêtait plus dans les environs de la citadelle. Il se raisonnait, craignant d'avoir perdu le sens, tout en ressentant qu'il gardait raison, et trouvait pourtant sur le chemin de vrais objets qui avaient un rapport bancal ou aveugle avec son idée. Mieux valait alors, se disait-il, écrire un *criant* de vérité qui fût plus vrai qu'une âme à trente sortes d'espèces qu'il n'avait jamais vue le long des sentiers qui se perdent en poésie, leur seule issue, là-bas, où l'on rencontre le jour et la nuit, entre la vérité et ses faux-semblants, comme au coucher du soleil lorsqu'on écoute pendant des heures la voix grave d'un homme qui écrit dans l'air bleu, des phrases dressées face à la mort.

Tout à coup, le bâtard, toujours un enfant perdu, s'entend penser. Il observe que si le bleu, le noir et le jaune entreprenaient des réjouissances sur du papier, le sillonnant, le rendant plus sombre, labourant ses fibres, les découpant en portées et formes colorées, et si le ciseau du sculpteur ébauchait Antinoüs, Athéna ou Socrate, dans la pierre ou le marbre,

l'imitation sans coup férir prendrait du poids, du volume, de la hauteur, des perspectives séculaires; elle s'éloignerait de l'esquisse, où le sage se contente de copier, de dessiner à plat une personne et, se dit-il encore, l'imitation se rapprocherait de la matière ouvrée, tout comme un visage sculpté oblitère sa sculpture, quand sur un métier à tisser elle se dissipe en ses multiples, et qu'une pièce de marbre ou de pierre poreuse du haut jusques en bas et d'un extrême à l'autre se transforme en autre chose que le devenir du pareil au même, tend vers une altérité de pure vérité, composée autant de l'être que du non-être des personnes que le sculpteur pensait imiter. La chose sculptée résiste, de sa matière brute, à n'être qu'un miroir sans vérité; elle est toujours une autre. Il se peut, hélas, dévoyé comme il est, que notre bâtard s'abandonnait à l'ivresse des mots et pourchassait des mirages dans le désert, comme les voyous qui ne savent que ramper aux pieds de leur muse. Mais qui, alors, nous dira la perverse et fausse origine du feu sacré qui secrèterait les idées-mères d'une poésie constitutionnelle,

morale, argumentaire, rêvée par Platon, quelquefois, et condamnée à décréter des parodies d'évangile, où les mots, les couleurs, les fragments et les sons se casseraient la figure, s'ils tentaient de parler, bouger, fondre en pleurs sur les bords d'un lit bleu ?

Le feu sacré, les idées-mères, trouverait-on leur origine dans la classification de l'univers ou de nos âmes ? Voyez avec moi, dans *la République*, à partir de la portion 580d du texte grec : *Si, de même que la cité est divisée en trois classes, l'âme de chaque individu est aussi divisée en trois... (...)* - Mais attendez, d'autres 3 sont à venir. - *Puisqu'il existe trois espèces de l'âme, il me semble qu'il y aura aussi trois espèces de plaisirs, propres à chacune d'elles. Il en sera de même pour les désirs et pour les principes de commandement...* Si la locution *de même* annonçait bien trois espèces de désirs et de principes, il en résulterait 27 espèces, plus les 3 "âmes". Je sais, je sais...

La théorie des nombres, le nombre des êtres, Pythagore, le calcul, les mathématiques. Et pourquoi pas, la préfiguration d'un langage informatique qui serait ternaire ? Par la suite, le philosophe abandonne les chiffres pour les mots, en nommant, un peu comme au Paradis terrestre, l'une après l'autre, ces espèces perchées sur des arbres à branches ternaires, mais le résultat me laisse froid ou pantois. Surtout à la fin de 582e, quand nous apprenons que les choses les plus vraies seront nécessairement celles qui sont choisies ou découvertes par le philosophe, le seul ami de la raison. Dans l'univers qui se crée peu à peu durant le dialogue, cette Vérité apparaît logique, exacte, pleine de sens, mais je ne me retrouve pas dans ce monde de cloisons numérisées, où donner des réponses semble l'emporter sur l'intelligence de leur contenu.

VII

Il est temps d'aller marcher sur un chemin de campagne. Le jeune homme arrive près d'une clairière. Personne ne l'accompagne. Les mots sont entrés sous terre, dans le cimetière de sa mémoire. Il se rend jusqu'au rocher, plus loin, pour s'y asseoir. Il ouvre un dialogue, en espérant y trouver le charme qu'il a remarqué d'un oeil ou d'une oreille distraite dans les premières pages de *la République*.

¹ cf. 538a-c, Platon, *la République*, traduction de Georges Leroux, Garnier-Flammarion, Paris, 2002, 801p. ; le terme grec, ici, est ὑποβολιμαῖος (upobolimaios), avec le sens de *supposé, substitué*; ce terme est moins méprisant que celui employé à 496a, νόθος (nothos), qui désigne un enfant né d'une esclave ou d'une concubine, illégitime, un bâtard; pour *sans qu'il ait découvert les choses qui sont véritables*, τὰ τε ἀληθῆ μὴ εὕρισκῃ, cf. fin de 538c;

² cf. 495e-496a;

³ cf. 539a;

⁴ cf. 534e-535c;

⁵ cf. 597b-c.

en annexe

De tout et de rien dans le monologue dialogué de *la République*

notes éparses et joyeuses

brève présentation

Il s'agit d'un texte créé, en août 2010, corrigé et très peu modifié, en avril 2022. Il était à la base de deux autres dont l'un, *la Vérité (...) avec ses anges pleurant*, a été envoyé, sans suite, chez un éditeur, en mars 2011, et l'autre, la 1^{re} version de, *la Poésie, l'enfant trouvé et la République*, publiée dans mon site, gpouellettemanuscrits.com, en janvier 2018; j'en fais, cette fois, une nouvelle édition avec, en annexe, *De tout et de rien dans le monologue dialogué de la République*.

Il n'était pas question que j'en fasse autre chose que cette annexe *complémentaire*. Je ne peux le présenter comme une étude critique, n'ayant aucun titre pour le faire, mais on peut trouver quelque intérêt à découvrir les nombreuses réactions d'un lecteur qui a déjà publié des recueils de poésie, écrit des romans, des pièces de théâtre, des études critiques sur Eschyle, René Char, Jack Kerouac, Anne Hébert, le peintre québécois, Reynald Piché, et, surtout, sur la civilisation grecque ancienne. J'accepterais même, si on le veut, qu'on qualifie de **pochade** certaines pages de cette annexe. On y trouvera aussi des passages, peu nombreux, qui ont été repris sous une forme différente ou non, dans *la Poésie, l'enfant trouvé et la République*.

En somme, vous y prendrez, et y laisserez, ce que bon vous

semble.

de tout et de rien...

J'avais parcouru dans une vie antérieure certaines pages de *la République*. J'ai enfin lu le dialogue au complet, cette année, en 2010, et j'ai pensé écrire mes nombreuses réticences. Je crains ne rien apporter de neuf. Et pourtant...

de la rouerie

Le dialogue est en cours depuis un bon moment quand, au début du livre III, Socrate reconnaît tout à coup qu'il serait *apparemment (...) un maître ridicule*, parce que ses remarques sur les techniques narratives ne sont pas bien comprises par Adimante qui, incidemment, est un frère de Platon. Nous sommes alors dans le passage qui suit le chiffre 392d, et nous écoutions tout ce beau monde parler depuis le début du livre I, à la *borne 327a* des manuscrits conservés de Platon, borne elle-même divisée, comme on le sait, en cinq segments plus courts qui vont des lettres *a* à *e*. Dans cette nouvelle attitude du maître, j'ai la faiblesse de voir une fausse humilité, pour se gagner, sinon la compréhension de son interlocuteur, du moins son assentiment, et surtout lui infuser la crainte de le blesser davantage. C'est compliqué ? Lisez quelques pages, et presque à coup sûr vous aurez le regret de n'avoir pu à votre tour et à cette époque couper les cheveux en quatre pour l'embêter.

de la tautologie et de l'analogie

Quelquefois, on voudrait que Platon affine ses définitions, si jamais il en donne une. Il aime beaucoup plus la tautologie. Vous trouvez cela ridicule ? Impossible ? Recherchons un exemple, si vous le voulez bien, et comme les interlocuteurs du

Socrate de *la République* vous devez répondre que vous le voulez bien et, pour montrer votre sérieux, vous ajoutez que vous êtes d'accord pour que nous établissions un exemple. Allons donc jusqu'au chiffre 412c. Après avoir dit sans hésiter qu'il était évident que parmi les jeunes gens *les plus vieux doivent être les chefs, et les plus jeunes ceux qui obéissent, et qu'il doit s'agir des meilleurs d'entre eux*, Socrate se permet une analogie qui donnera naissance à une première tautologie : *Et parmi les cultivateurs, les meilleurs ne sont-ils les mieux doués pour l'agriculture ?* Ici, le traducteur⁶ (p.72) n'a pas osé trop «coller» au grec, ce qui donnerait : *les meilleurs cultivateurs ne sont-ils pas les plus cultivateurs ?* - οἱ γεωργῶν ἄριστοι.... γεωργικώτατοι. Et suit une deuxième tautologie : *Eh bien, puisque nos chefs doivent être les meilleurs parmi les gardiens, ne faut-il pas qu'ils soient les plus doués pour garder la cité ?* Oh! Il précise un peu par la suite en indiquant qu'ils devront être *réfléchis, compétents et soucieux du bien de la cité*, mais il n'en reste pas moins que les meilleurs gardiens de la cité sont les plus doués pour garder la cité (en grec : *les meilleurs gardiens ne sont-ils pas les plus gardiens* - φυλάκων.... Ἄριστους.... φυλακικωτάτους), tout comme plus haut les meilleurs cultivateurs étaient les mieux doués pour l'agriculture. Je sens sur mes épaules le poids de votre mépris. Arrêtons ces mesquineries. Ce sera notre nouvelle convention. - Vous êtes d'accord ? - Si. Assurément. - Alors, regardez bien, et écoutez le plaisir que m'a donné le début du livre IV, plaisir basé sans doute sur ma complète incompréhension du texte.

de l'âme

Quand je lisais le mot *âme* dans un dialogue de Platon, j'avais tendance à l'assimiler à l'âme des chrétiens ou de quelque autre religion révélée ou non qui l'aurait conçue grosso modo comme non corporelle, immortelle, analogue à un souffle de vie qui ne serait en rien comparable à l'esprit humain, mais

qui serait plutôt son présupposé. Cela m'ennuyait. Quand j'ai entendu Socrate - oui, c'est un texte qu'on arrive facilement à vouloir *parler* et, qu'il s'agisse de sa propre voix ou d'une autre qu'on imaginerait, on peut avoir l'illusion, raisonnée, de l'entendre - donc, quand je l'ai entendu distinguer au moins deux espèces dans l'âme, j'ai bien vu que ce mot *âme* portait à confusion. La première espèce est le principe *par lequel l'âme raisonne* et qu'il nomme, on ne s'en étonnera pas, *le principe rationnel de l'âme*, et l'autre, *le principe dépourvu de raison et désirant (...)* qui accompagne un ensemble de satisfactions et de plaisirs (439d). C'est tout. J'étais satisfait de voir l'âme contenir, et l'esprit et le désir. À mon sens, elle *s'incorporait*. Et je me demande pourquoi on ne traduirait pas plus souvent les mots ἡ ψυχή dans le discours socratique ou platonicien, par *esprit* ou peut-être, faute de mieux, *conscience*. En tout cas, ces mots renvoient au cerveau humain, tandis que dans notre vocabulaire l'âme traîne des cheveux d'ange après elle... On objectera, se limitant au cadre de *la République*, que les âmes de Platon y sont bel et bien des sortes d'entités qui semblent à part du corps humain dans la sorte de fioriture poétique qu'il se permet avec le mythe d'Er, à la fin de l'ouvrage. Si vous n'avez jamais lu ce mythe, j'imagine votre désarroi, mais il y a tellement de choses à expliquer, que je préfère en âme et conscience persister avec mon "âme" raisonnable, ne serait-ce que pour faire accepter que, dans ce dialogue, tout se joue à plusieurs niveaux de réalité, avec un vocabulaire en constante évolution, sinon quelquefois en contradiction avec un emploi précédent. Et je ferais sans doute mieux de me taire, en rougissant. Après tout, de quoi je me mêle ?

du mensonge et de l'hypocrisie comme vertus aristocratiques

C'est à une quantité considérable de mensonges et de tromperies que nos dirigeants (dans la cité idéale) risquent de devoir recourir dans l'intérêt de ceux qui sont dirigés (fin de 459c). Il s'agit surtout des unions arrangées à l'avance entre les

meilleurs parmi les hommes et les femmes ou *le plus rarement possible pour les plus médiocres; il faut aussi nourrir la progéniture des premiers, et non celle des autres, si on veut que le troupeau soit de qualité tout à fait supérieure; et il faut enfin que tout cela se produise hors de la connaissance de tous, sauf des dirigeants eux-mêmes, si justement la troupe des gardiens doit être le plus possible exempte de dissension interne* (459d-e). Sans commentaire.

Quand on lit d'autres passages sur des lois qui préciseraient l'âge de la conception et quelles unions seraient interdites selon tel ou tel degré de parenté, on est porté à se scandaliser, pour finalement reconnaître que dans la vie contemporaine un pareil juridisme existe, sans qu'on s'en étonne, parce qu'on le vit à tous les jours sans le voir écrit noir sur blanc comme dans ce dialogue. Quant à l'eugénisme et aux unions arrangées que je me suis refusé de commenter, pourrait-on remarquer que la société actuelle accepte en général des régimes spéciaux quand on est riche, beau, athlète, etc. Il n'est aussi un secret pour personne que les familles, quand elles veulent protéger l'avenir de leurs enfants, ne partagent pas avec tout un chacun leurs tractations et s'entendent en comité restreint sur le sort réservé à l'enfant adopté ou intellectuellement amoindri ou que l'on fait passer pour malade, paranoïaque, schizophrène. Et on se dit, pour ne pas désespérer de la nature en tant que telle de nos chers philosophes grecs, que Platon ou son Socrate ne faisaient qu'imaginer une telle cité. Mais auraient-ils jamais imaginé qu'on les reléguerait souvent, sur ce point précis, dans la "caste" des rêveurs, des poètes ?

d'un nouveau droit de cuissage homo ou hétéro

Pour pousser l'audace un peu plus loin, tout en tenant compte plus ou moins des différences culturelles, que penserait-on aujourd'hui d'une législation qui, en plus d'accorder une couronne (honorifique) et de se voir salué à l'avenir de la main

droite, donnerait le droit de cuissage, homo ou hétéro, à celui qui *a excellé au combat et s'est acquis une réputation* (468b) ? Notons que, pour sans doute ne pas trop mêler Socrate à ces histoires de moeurs, Platon le montre hésitant à ce sujet et qu'il prévient à l'avance Glaucon qu'il ne trouvera peut-être pas très avisée sa suggestion d'établir une loi qui permettrait à un guerrier, honoré comme un héros, d'"embrasser" (ce verbe est à prendre, nous dit-on, dans le sens le plus sexuel qui soit...) chacun et d'être embrassé par chacun, et ce sera Glaucon, lui aussi par hasard un frère de l'auteur, qui embrassera, cette fois au figuré, la cause et en rajoutera même en proposant que personne ne pourrait se refuser au héros... Il faudrait étudier, si ce n'est déjà fait, les influences encore existantes de ces traditions ou de ces pulsions inévitables ou malhonnêtes. Souvenons-nous que le droit de cuissage a existé, du moins officiellement, jusqu'aux révolutions des XVIIIe et XIXe siècles et qu'il fait encore des ravages officieux dans les prisons, les initiations universitaires ou professionnelles et même chez les bandes d'adolescents sous l'influence, dit-on, des images diffusées sur la toile. Quant à cette Grèce de Platon au IVe siècle avant Jésus-Christ, où les esclaves étaient à la disposition de leurs maîtres et maîtresses, on ne peut nier qu'elle trouvait toujours des issues à ses pulsions sexuelles, entre autres au nom de l'héroïsme. La religion chrétienne y a sûrement trouvé un de ses plus importants facteurs pour se propager parmi les masses populaires, en particulier chez les opprimés ou non qui vivaient dans l'entourage des gens de pouvoir et ne partageaient pas leurs moeurs.

Deux addenda. Le premier. Je parle bien sûr des débuts de la religion chrétienne qui a, depuis, trouvé d'autres motifs à sa propagation... Le deuxième. Tous ces corps soumis, de par les coutumes et des lois, ont-ils subi de graves perturbations psychologiques ou est-ce que la culture ambiante réduisait celles-ci presque à néant ? Je pourrais en ajouter un troisième. Ces déviations ou cette presque totale liberté sexuelle qu'on a

réussi peu à peu à limiter, sinon à éliminer, au profit d'une sexualité plus maîtrisée, plus respectueuse de l'Autre, ont-elles disparu sans laisser de trace ? Auraient-elles été remplacées par un surcroît d'idéalisme qui rendrait par exemple les corps et les esprits plus "éthérés" comme ceux que l'on voit quelquefois dans des oeuvres et des films de science-fiction ? Et corollaire de ce troisième et dernier addendum : quelle influence ont pu avoir les pratiques sexuelles de l'époque, et les théories qui en découlaient, sur la création littéraire et artistique ? (Et qu'en serait-il de l'impact des nouveaux tabous sexuels sur la production actuelle ?) On pourrait résumer tout cela, en se demandant comment il se fait que personne ne semble vouloir interdire la lecture de Platon, car sa pensée n'a pas pu ne pas être influencée par ces concepts et usages moraux qu'on ne tolère pas de nos jours. Ainsi, Platon n'aurait-il pas, à 17 ans, cédé aux rectitudes du fascisme, du nazisme ? Loin de moi, l'idée de le censurer, car il n'y a pas d'autre écrivain grec aussi provoquant, ou dont on puisse discuter aussi ingénument, à mon avis, la façon de faire parler ses personnages ou de s'adresser à ses lecteurs, tout comme ses idées sur l'écriture et la fiction ou ses opinions sur ce qu'on pourrait appeler le "vécu" de tout citoyen. N'avons-nous pas tendance à le cantonner dans son monde des idées ou encore dans une foi divine pré-chrétienne, d'où il s'adresserait à nous en ne faisant que survoler le monde réel qui est pourtant la source de ses contestations, et partant de ses idéaux. En somme, ne l'idéalisons-nous pas un peu trop ? Cela dit, je ne suis pas sûr d'avoir été assez clair ni même de pouvoir juger de la "réception" de Platon, de façon si générale... Et ces questions ont été soulevées et sûrement résolues dans de multiples études que je n'ai pas le courage de rechercher, de lire, ou de savamment et prétentieusement approuver ou rejeter.

de la rouerie II

Je reviens sur la façon insidieuse, sinon hypocrite, dont quelquefois le Socrate de Platon s'arroge la parole. Quand il demande à Glaucon, dans le paragraphe 470a, si les soldats de

la cité idéale dévasteraient une terre grecque ennemie et en brûleraient les maisons, de quel détour use-t-il pour répondre à sa place et dire, avant lui, ce qu'il en pense ? Il suffit que son frère réplique qu'il écouterait avec plaisir l'opinion de Socrate, s'il veut bien la lui communiquer. Et voilà qu'il s'est redonné la parole ou que Platon, si l'on préfère, l'a donnée à qui de droit. Et Socrate serait dès lors "obligé", le pauvre, de dire son opinion à son interlocuteur. Un peu plus loin, à 471c-e, on donne à Glaucon une réplique très longue, comparée à sa brièveté habituelle, où il demande en somme qu'on arrête de légiférer à l'avance pour les citoyens de la cité idéale et qu'on s'interroge plutôt sur la possibilité d'une telle cité. On voit bien que Socrate, et Platon, veulent aborder ce problème crucial, mais ils se paient le luxe d'en faire prendre la décision par l'autre. Ils feront même les étonnés de se voir interrompus, *assaillis* (sic), et avertiront Glaucon qu'il devra s'en prendre à lui-même, quand il aura entendu tout l'examen que demande sa proposition d'établir une telle cité. Il faut citer cette réplique de Socrate, sinon vous ne me croirez pas.

C'est bien abruptement, dis-je, que tu fais irruption dans mon discours et que tu ne tolères pas que je prenne mon temps. Peut-être ne sais-tu pas qu'après avoir échappé à grand-peine à deux vagues (il s'agirait de l'intégration des femmes au groupe des gardiens, d'une part, et de la communauté des femmes et des enfants, d'autre part - 457b et ss.), tu m'assailles de la plus grande et de la plus redoutable de cet ensemble de trois vagues (ce sera la coïncidence de facto du pouvoir politique et de la sagesse philosophique - 473d). Quand tu l'auras vue et entendue, tu me pardonneras certainement d'avoir évidemment hésité et d'avoir eu peur de proposer un argument aussi étrange et d'entreprendre d'en faire l'examen.

Et derechef, selon cette logique dramatique cousue de fil blanc, Glaucon ordonnera presque à Socrate de parler. *Plus tu*

tiendras pareils propos, dit-il, moins nous te laisserons te taire sur la manière dont cette constitution politique peut en venir à exister. Parle donc plutôt, sans tergiverser. Et l'évocation d'un possible scandale provoqué par une telle proposition, qui irait jusqu'à la prise des armes contre Socrate, me paraît de la même eau : faire passer le message-source, en exagérant à l'avance sa réception. Mais je continuais à le lire, je l'avoue, pour le plaisir de le voir me mettre en boîte, tout comme pour découvrir jusqu'où il voulait aller avec cette multiplicité d'imbrications, de divisions ou sous-divisions, au nom de la justice, sans oublier les effets de miroir entre les caractéristiques de la conscience individuelle et celles des différentes espèces de gouvernement. Mais ici, j'anticipe, sans doute emporté par la *poétique* de Platon ! Retenons que ce n'était pas de leur roi-philosophe ou du philosophe-roi dont, pour faire bref, je me méfiais, mais de l'écrivain retors ou de ce Socrate retors, étant donné, n'est-ce pas, que le dialogue ne peut qu'être l'exacte photographie des paroles échangées en cette lointaine époque, car il serait étonnant, n'est-ce pas, que *la République* renferme les défauts reprochés à l'imitation, étant donné que Socrate y dit sa propre pensée, et que celle-ci ne peut être entachée d'aucune once d'imitation, étant donné (encore!) que lui-même la refuse chez les poètes et les grands écrivains éducateurs de la Grèce. Si on m'oppose qu'il s'agit d'un des nombreux Socrates de Platon, et non pas du personnage historique, je réplique que celui-ci ne s'est jamais permis de mettre par écrit la doctrine de Socrate, parce que Platon savait mieux que nous, cela même que Socrate pensait de l'écriture. Au lieu de la saccager par quelque imitation, il a plutôt mis la pensée du maître en forme de dialogue, pour que ces conversations en une sorte de prise sur le vif nous restituent les paroles mêmes de Socrate en tant que telles, sans rythme ni fioritures poétiques. C'est là, l'audace de Platon et il faudra revenir, un jour, sur la méfiance, pour ne pas dire plus, que ces deux-là avaient de l'écriture. On préférerait s'arroger le droit de parole...

des locutions

Je ne sais si on a relevé toutes les locutions adverbiales, plutôt rares à mon avis, qui surgissent dans le discours de Socrate et persistent deux, trois ou quatre fois, pour ne plus réapparaître. Je pense à ἀμῆ γέ πη - *de quelque façon* - à 474c et d. Des interpolations ? Citations d'une autre version, ou d'un autre dialogue ? J'avais l'impression que les personnages ne parlaient plus de la même façon, et cette surprise disparaissait, se fondait dans le tout. S'est-on servi de telles particularités pour expliquer les changements de perspectives, les digressions, les retours en arrière ?

de la géométrie, de l'ignorance et de la psychiatrie

Avec Socrate, c'est souvent tout l'un ou tout l'autre et cela, pour faciliter son argumentation et mieux diviser les êtres et les choses, quitte à créer une troisième "dimension" qui tient à la fois d'une chose et son contraire, mais protège l'intégralité, à la fois de l'aspect positif et du négatif : le un, le deux, et l'entre-deux. Si la réalité est trouble, du moins, les divisions sont claires. Ainsi, je ne me retrouve pas dans ce que j'appellerais la "géométrie" de son argumentation, quand il fait admettre par Glaucon que *Celui que nous disons posséder du désir de quelque chose (...) désire toute l'espèce de cette chose* (et non tel élément ou tel autre). Car il se peut que je désire une personne, parce qu'elle a un visage séraphique, malgré ses grandes oreilles ou ses jambes arquées, et je ne désire pas pour autant "toute" son espèce. La même chose pour le vin. Il se peut que j'en boive un assez mauvais, si je n'en trouve pas d'autre, mais sans avoir d'attirance déterminée pour lui. Je soupçonne que Socrate répliquerait que je ne recherche pas moins "tout" l'effet de la boisson alcoolisée, malgré un certain dégoût; je répondrais oui et non, parce qu'il peut s'agir de mieux digérer une pizza ou d'accompagner un ami qui ne comprendrait pas que je ne boive

pas de vin, etc. Cependant, on voit où ce désir total nous amène, quand on l'entend dire que *le philosophe lui aussi, nous dirons qu'il est possédé du désir de la sagesse, non pas de tel ou tel élément, mais de la sagesse tout entière* (fin de 474d). Je suis aussitôt éliminé, cela va sans dire. C'est pourquoi, j'ai noté que ce stratagème du tout ou rien vise à démontrer, à la fin, *qu'il revient à certains, par nature, de s'attacher à la philosophie et de commander dans la cité, tandis qu'il revient aux autres de ne pas s'y attacher et de suivre celui qui commande* (474c). Il arrive ainsi que le parvenu qui ose se lancer ou se jeter dans la pâte platonicienne, peut ne rien y comprendre et ne jamais déceler les nuances perceptibles par le seul philosophe digne de ce nom. Ainsi, des philosophes véritables, les "vrais de vrais", qui aiment le spectacle de la vérité (475e), on passera à une déconstruction - à l'antique, bien sûr - de l'autre spectacle de la vérité où le beau et le laid, le juste et l'injuste, le bon et le mauvais sont chacun une chose différente, donc unique, mais en même temps multiple, parce que chaque chose se manifeste dans un monde d'actions et de corps constamment en relation, ce qui bien sûr émerveille et charme les amateurs des arts, mais les distingue ipso facto des vrais philosophes parce que, lorsqu'il s'agit du beau lui-même, la pensée des amateurs est incapable d'en voir la nature et de le goûter (476b). CQFD. Et on comprendrait mieux cela, paraît-il, si on savait distinguer le rêve de l'état de veille car, n'est-ce pas, quand on rêve, on croit toujours voir les choses elles-mêmes, comme lorsque nous sommes éveillés, au lieu, n'est-ce pas, de n'en voir qu'une image, une imitation... Vous suivez ? Croyez-vous vraiment, à chaque fois que vous rêvez, que les personnages, les lieux, les choses de vos rêves sont la réalité même ? Il n'y a pas souvent, sinon quelquefois, une chose qui cloche, qui brouille vos perceptions rationnelles ? Platon ni Socrate n'auraient donc jamais, dans un de leurs rêves, désiré qu'il continue et n'auraient-ils jamais su, en rêvant, qu'ils allaient mourir, tout en sachant bien que leur mort n'aurait pas lieu, parce que la conscience, assez souvent, fonctionne aussi dans le monde du

rêve ? Et même si dans le temps et l'espace du rêve on ne conteste pas le nom des personnes ni des lieux, on est cependant à la recherche de quelque chose qu'on ne peut presque jamais préciser, ou bien l'on fuit Dieu sait où, Dieu sait pourquoi, ou bien l'on contemple, admiratif, ce que l'on voit, et quand on se réveille, le réel nous rattrape joliment; si le rêve est bien le contraire du spectacle de la vérité "en tant que telle", la réalité au réveil ne pourrait-elle pas nous catapulte dans la contemplation de cette vérité en tant que telle... Mais ces considérations platoniciennes sur le rêve et l'état de veille ont surtout l'étrange vertu d'amener Socrate à conclure que certaines personnes connaissent le vrai beau, tandis que d'autres, les mécréants, penseraient que la belle personne, comme dans leurs rêves, représente ce vrai beau lui-même; ces considérations amèneraient aussi celui qui ne connaît pas le Beau, mais qui croit le connaître, à dire qu'il se trompe et qu'il ne connaîtrait alors que ce qui ne peut pas être connu, surtout pas par lui, l'imbécile (philosophiquement parlant), parce que son beau n'existe pas en tant que tel. Mais on lui reconnaîtra une nouvelle catégorie, basée sur l'ignorance, et alors il n'aurait pas l'idée du Beau, mais seulement une opinion : il opine, au lieu de penser; d'ailleurs, de 476d à 478e, ce verbe, *opiner*, rend la discussion, du moins en français, délectable, comme à 478b-c, quand Socrate demande : - *Mais alors, celui qui opine opine donc sur quelque chose ?* -. Entre-temps, Glaucon et Socrate auront eu le loisir de se dire que, si l'ignorant du Beau inconnaissable se fâchait contre eux, il valait mieux *le calmer et le persuader sereinement, tout en lui cachant qu'il n'est pas en bonne santé* (476e), ce qui s'avère, à mon humble avis, un diagnostic psychanalytique avant la lettre, et l'on peut y voir naître la volonté que les spécialistes de l'âme ont souvent eue, sinon toujours, de guérir par effraction mentale (par le mensonge, l'hypocrisie, les fausses raisons, etc.) la personne qu'ils croient malade, parce qu'elle ne pense pas comme leur académie, confrérie, ordre, association...

paresse intellectuelle

Il faut convenir que tout se dit souvent dans *la République*, comme en passant. Beaucoup de répliques pourraient être introduites par *Au passage, que penses-tu de ceci ou cela... ?* De mon côté j'ai grande envie de vous parler des sentiments de Platon sur le phénomène de l'écriture, mais je me retiens et, sous l'emprise du λογός (ici, au sens, presque grossier, de *raison*), je reviens sur l'apparition de l'*opinion* (476d-e), cette chose qui souffre d'ignorance, la fameuse δοξά, pour la voir donner naissance à une subtile distinction sur la capacité de savoir qui tantôt permet de vraiment connaître, tantôt permet aussi de connaître, mais en même temps d'ignorer, tout en participant à la fois de l'être et du non-être... Il faut s'arrêter, réfléchir en bon philosophe et sans doute arriver à l'ignorante conclusion qu'on ne peut pas ou qu'on ne veut pas connaître à la fois cette connaissance essentielle et cette différente connaissance ou ignorance qui ne serait pas essentielle, faute de trouver un autre terme qui soit valable philosophiquement parlant. Paresse intellectuelle, me direz-vous. Vous avez raison. Il faut aussi concéder que notre écrivain et son Socrate ne sont pas encore arrivés dans *la République* à déceler l'existence du non-être par le truchement de l'altérité comme ils le feront dans *le Sophiste*, et je renonce à me faire entraîner dans cette dialectique. Qu'il suffise de rappeler, à leur décharge, que le but premier de *la République* est de démontrer que les philosophes devraient prendre le pouvoir politique et sans doute comme corollaire, que la connaissance essentielle est de leur seul ressort.

de l'évaluation des compétences

Socrate et Glaucon, ou Platon, parlent de la *capacité* (δύναμις) *de connaître* et le terme *capacité* pourrait sans doute

être remplacé par *compétence*, ces deux mots faisant référence à un pouvoir, à une "dynamique". Ainsi, si la connaissance était une compétence, la première des compétences serait d'avoir des connaissances et on se conformerait ainsi au principe que se donne Socrate au livre I pour établir la formation des gardiens de sa cité, - *Il est certes difficile, n'est-ce pas, d'en trouver une qui soit meilleure que celle qui a été inventée au cours des âges* (376e); et cette antique invention longuement mûrie au cours des âges n'avait-elle pas pour base des connaissances dans nombre de domaines, comme par exemple les lettres, les nombres, la poésie d'Homère, l'histoire des dieux et des hommes, etc. Sophisme à l'horizon ? Peut-être.

de l'âme II

Au début du livre VI, j'ai retrouvé l'âme, dans une nouvelle variation sur cette matière volatile, à moins qu'il ne s'agît d'un flottement quant à sa définition ou à son essence; j'y ai même vu une anticipation de l'âme éternelle du dernier livre, le dixième, quand dans le mythe d'Er elle aura bu l'eau du Léthé et se sera "incorporée" dans un corps (on me pardonnera le pléonasma) et un esprit. Ma preuve pourra paraître, hélas ! comme allant quelque peu à la dérive, aussi "flottante" que les métamorphoses sémantiques de l'âme platonicienne. Le texte grec de 486d reprend les paroles d'un Socrate qui recherche quelle âme pourrait être admise *au rang des âmes vraiment philosophes* (486d) et *parvenir à la pleine et parfaite saisie de l'être* (486e). Les trois mots qu'il emploie pour la nommer vont de ψυχή à διανοία, en passant par τό... φύσεως, c'est-à-dire, de l'âme à la pensée, en passant par "le fait ou la chose de la nature". Je cite la traduction avec le souci de rendre la plus claire possible cette métamorphose de ce qui serait toujours la même âme.

- *Ainsi donc, nous n'admettrons pas au rang des âmes vraiment philosophes une âme (ψυχήν) dépourvue de*

mémoire, mais nous exigerons plutôt une âme douée d'une excellente mémoire.

- Tout à fait.

- Mais nous n'affirmerions pas non plus qu'un naturel dépourvu de culture et de grâce puisse conduire à autre chose qu'à un manque de mesure ? - (Le mot à mot de naturel dépourvu de culture et de grâce est "le fait précis de la nature (τό γε... φύσεως) sans culture et sans grâce" ; un autre traducteur⁷ donne "une âme sans culture et sans grâce est naturellement portée à...") -

- Sans doute.

- Or la vérité, selon toi, est-elle parente du défaut de mesure ou de la mesure ?

- De la mesure.

- Nous chercherons donc une pensée (διάνοιαν) qui joigne naturellement (φύσει) aux autres qualités la mesure et la grâce, une pensée qui, suivant son propre développement, se laissera guider vers ce qui est la forme de chaque être ?

Et si on doutait par hasard que Platon parle toujours de l'âme, du moins comme d'une sorte de forme ou d'habitable formel qui contienne ce qui lui est nécessaire pour être elle-même..., la seconde des répliques suivantes clarifie le tout.

- Comment en serait-il autrement ?

- Mais quoi ? Peut-être considères-tu que toutes les qualités que nous avons passées en revue ne sont pas nécessaires, ni étroitement liées les unes aux autres, dans cette âme (ψυχῆ) qui doit parvenir à la pleine et parfaite saisie de l'être ?

Flottement ? Imprécision ? Tout est dans tout ? Je soupçonne, en ignorant, qu'on a déjà noté cela un peu partout, mais j'aime insister sur ce caractère changeant, au point qu'il en devienne athée, de la *ψυχή* chez Platon.

des fioritures sonores enrobent les bâtards

Il m'est aussi arrivé d'oublier les difficultés sémantiques, syntaxiques ou morphologiques que je pouvais rencontrer dans cette langue ancienne, en remarquant des sonorités grecques qui s'enchaînent comme un jeu élaboré de façon consciente ou non. À 495e, Socrate compare un individu, qui sans être doué s'occupe de philosopher, à *un forgeron chauve et trapu qui, après avoir gagné quelque argent, à peine libéré de ses entraves et dégrasé au bain public, se procure un habit neuf et, paré comme un jeune marié, entreprend d'épouser la fille de son maître pour fuir sa solitude et sa pauvreté*. N'osant pas citer le texte original, parce qu'il y a quelque désaccord sur la façon d'*entendre* les phonèmes du grec classique, je me contente de préciser que parmi les 31 mots du segment traduit, et pour s'en tenir à leurs syllabes finales, 9 se terminent en *-ou*, 3 en *-onne*, 2, en *-anne* et 2 en *-ontosse* (en faisant sonner le "n"). Ces sonorités *habillent* en quelque sorte l'habit neuf du forgeron et son désir donquichottesque d'épouser cette fille, tandis que cette élaboration sonore est encadrée, en amont, par des jugements méprisants sur ces personnes qui embrassent la philosophie en étant *dépourvues de dons naturels, elles dont la constitution physique a été affaiblie par leur art et leur métier et dont l'âme a été mutilée et flétrie par des travaux abrutissants*, et en aval, par la presque assurance que ce mariage du forgeron et de la fille du patron donnera *des êtres bâtards et chétifs* (496a). Des bâtards (νόθα) ? Ce terme a souvent une connotation servile : le père forgeron serait-il, en plus, comparé à un esclave ? Et précisons que les bâtards étaient dotés de la même réputation qu'ils avaient encore dans nos sociétés jusqu'au milieu du XXe siècle et retrouvent

subrepticement de nos jours, dès qu'on leur découvre une sexualité différente ou une propension à trop de vérité, une dureté de coeur ou que sais-je encore.

les compétences II

Je me retrouve quelque trente pages plus loin, tant dans le texte grec que dans la traduction de Georges Leroux, au début du livre VII. Je prends de moins en moins de notes, ne m'étonnant plus de rien ou me découvrant de plus en plus sous les charmes confondus de nos deux philosophes. Cependant, je suis encore frappé par le mot δύναμις. À 518c-d, Socrate affirme que *cette puissance* (δύναμιν) - il s'agit de la connaissance en éducation - *réside dans l'âme de chacun, ainsi que l'instrument grâce auquel chacun peut apprendre*. Ne nous méprenons pas. Il ne s'agit pas de l'apprentissage des lettres ou des nombres ni même de la rhétorique ou de la dialectique, mais de trouver un art ou une technique à partir de l'âme elle-même, pour la rendre *capable de s'établir dans la contemplation de ce qui est et de ce qui, dans ce qui est, est le plus lumineux*. Or *cela, c'est ce que nous affirmons être le bien, n'est-ce pas ?* Il y a là, mutatis mutandis, matière dont pourraient tirer parti les adeptes des compétences ou, peut-être, car je n'y connais rien, de la psychologie cognitive, etc. L'âme serait une source ou une *fabrique* de la connaissance en tant que puissance (δύναμις), et on s'est déjà permis, plus haut, de traduire ce mot grec par *capacité* ou *compétence*... C'est un autre plaisir de trouver chez Platon, comme dans un caravansérail, des sortes de lampes de radio qui brûlent lentement dans les cavités obscures d'un vieil émetteur ou récepteur, et qui nous mettent sur des voies inconnues... Et n'ayant pas le courage de nuancer ou de refaire à mon tour le chemin de son raisonnement, je nous laisse dans l'inconnu.

de la recherche étatisée

Passons sur le mépris des charges politiques (521b), qui serait inhérent à la vie de la philosophie véritable et pourrait, il me semble, conduire au mépris des “administrés”... Passons aussi sur la contrainte qu'on fera aux philosophes, de par la loi, de *se diriger vers la garde de la cité* (fin de 521b), malgré leur nécessaire indifférence au pouvoir. Découvrons plutôt l'opinion, pardon, la vérité de Socrate sur les chercheurs de son époque qu'il voudrait faire superviser par la cité idéale *tout entière*. Je ne cite qu'une partie de sa tirade :

...ceux qui s'adonnent à ces recherches (il s'agit des nombres, de la géométrie et de l'astronomie) ont besoin d'un superviseur, sans l'aide duquel ils ne pourraient faire de découvertes. Or il est difficile de trouver un superviseur, et ensuite, s'il en existait un, ceux qui dans la situation actuelle sont engagés dans ces recherches (528c) ont une si haute opinion d'eux-mêmes qu'ils ne pourraient lui obéir. Si par contre une cité tout entière, qui tiendrait ces matières en haute estime, les supervisait, alors ils obéiraient, et ces recherches...

D'un côté, par jalousie sans doute, je partage son jugement sur la morgue des chercheurs, mais de l'autre, la collusion proposée entre l'État et la science laisse planer l'existence d'un régime plutôt coercitif...

l'art de circonvenir son interlocuteur

Cela dit, Socrate remettra toujours un interlocuteur à sa place. Glaucon, qu'il a repris pour n'avoir vu dans l'astronomie que des aspects pratiques, se dote alors des meilleures intentions du monde et veut réparer sa bourde. Il croit donc faire un éloge adéquat de cette science en disant que *cette discipline pousse l'âme à regarder vers le haut et qu'elle la*

conduit des choses d'ici-bas vers celles de là-bas (529a). Que lui réplique alors le philosophe? - *Peut-être, dis-je, est-ce évident pour tout le monde sauf pour moi! Car moi, ce n'est pas mon avis.* (Remarquez les deux moi qui se suivent dans la traduction, tout comme dans le texte original...) Et il en rajoute en se moquant des gens pour qui il suffit de renverser la tête vers le haut ou de se coucher sur le dos, la bouche ouverte, pour contempler avec intelligence *les choses d'en haut* (529b). On peut lui donner raison, mais pourquoi diantre amener son pauvre frère à dire des sottises ? Vous me direz que Glaucon, c'est son lecteur, c'est moi, et vous aurez encore raison. C'est tout l'art de Socrate, ou de Platon, de mettre par écrit ce qu'il a souvent entendu autour de lui, de nous amener à prendre la défense de ses interlocuteurs et finalement de remporter, lui, la palme du bon sens en montrant la pureté de la chose dont il veut nous convaincre. Par-dessus le marché, il se sert de l'écriture, qu'il n'a pas toujours vue d'un bon oeil. Mais nous y reviendrons. D'un commun accord, bien sûr.

l'autre bâtard

Pressons-nous plutôt vers l'étrange apparition d'un autre bâtard (538a-c) qui découvrirait la vérité sur sa naissance et perdrait la vénération, le zèle, le souci qu'il avait tout jeune envers sa famille adoptive, pour les accorder dorénavant à des flatteurs. Le terme employé, ὑποβολιμαῖος ("upobolimaios" - *supposé, substitué*), est moins méprisant que le νόθος ("nothos" - *enfant né d'une esclave ou d'une concubine, illégitime, bâtard*) de 496a, mais pourquoi se servir de l'exemple du bâtard pour décrire la situation de quelqu'un dont les valeurs enfantines du juste et du beau se trouvent peu à peu réfutées, sans avoir pu découvrir *les choses qui sont véritables*, jusqu'à ce qu'il s'oriente vers une vie facile, etc. ? Comme si la naissance illégitime ne pouvait accorder qu'un simulacre de vie ? Évidemment, Platon vit avec les préjugés de son époque,

mais il reste étonnant qu'il les perpétue dans sa quête du beau, du bien, du juste, de la sagesse et de la vérité. N'est-il pas plutôt en possession tranquille d'une vérité qu'il fait miroiter à nos esprits pauvres, en restant convaincu qu'on ne la possédera jamais et ne voulant surtout pas qu'on y accède, du moins pas trop vite, pour qu'il lui reste quelques années à faire de la bonne dialectique ?

une étude de cas

Et l'on s'étonne de l'entendre faire l'étude d'un cas. L'étude d'un jeune homme. Son caractère, ses rapports avec son entourage, ses goûts, ses ambitions, ses compétences politiques, son expérience militaire qui se transformera ou se pacifiera dans son amour de la chasse et des activités gymniques. Nous sommes en quelque sorte dans une analyse psychologique et sociologique, avec quelques touches économiques, comme dans *les Caractères* de Théophraste ou dans *La Bruyère*. Mais Platon, avec son Socrate, a des visées plus hautes et aussi plus englobantes, sinon plus justes. Nous sommes à la recherche des causes, du cela qui explique ceci. La famille sera à l'origine de tout. Et si on prétend que la femme n'avait pas sa place dans la société grecque, ce passage du huitième livre de la République, à 549c-e, est une preuve a contrario. Est-ce un portrait-charge ? Non, parce que au contraire de ce qu'on pourrait penser cette épouse et mère tient le rôle qui lui revient d'habitude dans toute société, et pourtant oui, mais c'est une charge contre le mari qui n'est respecté par personne et qui semble n'en avoir cure. D'un commun accord qui, je vous assure, a été manifesté par vous tous, je reprends le passage, un peu à la façon des rumeurs qui de bouche à oreille forment une des trames du discours social, et la fiction ne serait alors qu'un râteau qui gratte cette trame ou une écuelle qui en ramasse les fils les plus résistants, les guenilles... :

... pour commencer il entend sa mère se plaindre que son

mari ne fait pas partie du groupe des dirigeants, ce qui a pour effet de l'inférioriser aux yeux des autres femmes; elle le voit ensuite très peu appliqué à se procurer des richesses, incapable de s'engager dans un conflit et de hausser le ton, que ce soit dans les causes privées ou dans les affaires publiques, et plutôt indifférent lui-même aux questions de cette nature; elle se rend compte qu'il ne pense jamais qu'à lui-même et n'a pour elle qu'une attitude d'indifférence, à mi-chemin entre le respect et le mépris. Elle se plaint de tout cela et lui dit que son père n'est pas un homme, qu'il se laisse aller indûment, et quantité d'autres reproches de même nature dont les femmes ont tendance à réciter la litanie en pareilles situations.

- Et comment! dit Adimante, voilà bien leur genre, toutes ces plaintes à n'en plus finir!

Celui-ci avait pris le relais de Glaucon, depuis quelques répliques, mais cela ne change rien à l'avancée inéluctable de Socrate dans l'histoire des constitutions politiques et la description des types d'homme qui vont comme un gant à chacune d'elles, parce que ce sont elles qui les forment et les enferment dans un cercle vicieux. Et remarquons ici que les hommes, autant que les femmes, ont droit à des remarques désagréables... Mais la mère n'est pas seule à influencer ce pauvre grand jeune homme...

- Tu sais aussi, repris-je, que les serviteurs de ces gens-là tiennent à l'occasion, en secret, des propos du même genre au fils de la famille. En apparence, ils sont bien intentionnés, mais s'il leur arrive de rencontrer un débiteur que le père ne poursuit pas, ou quelqu'un d'autre qui se trouve en faute à son égard, ils recommandent au fils, quand il sera devenu adulte, d'humilier tous ces gens-là et de chercher à se montrer plus homme que son père. Hors de chez lui, le fils entend d'autres propos du même

genre, et il constate que ceux qui se limitent à leurs propres affaires dans la cité sont traités d'imbéciles et que leur réputation est médiocre, tandis que ceux qui se mêlent des affaires des autres sont honorés et loués. Alors le jeune homme qui entend et voit tout cela, et qui par ailleurs prête l'oreille aux paroles de son père et qui observe de près ses occupations en les comparant à celles des autres, se voit tirillé des deux côtés: d'abord du côté de son père, qui nourrit et fait croître le principe rationnel de son âme, et du côté des autres, qui alimentent la partie désirante et l'élément d'ardeur virile. Comme son naturel n'est pas celui d'un homme méchant, mais qu'il a été influencé par les mauvaises fréquentations des autres, il se porte vers la position intermédiaire entre les deux, et il remet le pouvoir de gouverner en lui-même à la partie intermédiaire, celle qui recherche la victoire et qui est remplie d'ardeur, et il devient un homme arrogant et entiché d'honneurs.

- Tu me sembles, dit-il, avoir exposé remarquablement la formation de ce caractère.

Et on pourrait citer plusieurs pages tout aussi intéressantes. Platon n'y est plus un philosophe; il est un portraitiste bien que, un tant soit peu, "positiviste" sur la corrélation des causes et des effets. On croirait que ces jeunes hommes et ces citoyens sont programmés d'avance, tout comme les âmes le seront par la Nécessité, avant de se choisir une vie nouvelle et de boire l'eau du Léthé, à la fin du dialogue. La structure, et encore la structure. Les âmes, les individus, les villes, tout est *abouché* avec tout. Sans oublier les positions intermédiaires, pour tempérer ou refréner nos plaisirs de lecture...

de tout et de rien

Quelquefois, on rencontre un mot inattendu qui semble ne pas avoir été employé auparavant dans le dialogue. On parle de

l'oligarchie, et tout à coup : ἄθρει γάρ - *regarde, observe, considère, fais attention à* - (551c). Un peu plus loin, Τόδε δὲ ἄθρει(552b). Si ce verbe revient à 558c, il semble disparaître par la suite. Ces impressions, je le sais, pourraient être démenties par une recherche, mais il faudrait aussi déterminer la source logique de ces mêmes impressions... Tout comme des considérations économiques ou bêtement monétaires diront certains, viennent faire un petit tour, et puis s'en vont.

Ceux qui commandent dans cette constitution politique (l'oligarchie) n'exercent leur commandement, je pense, qu'en se fondant sur la quantité de leurs possessions; ils ne consentent pas à contrôler par une législation les jeunes qui se dissipent dans l'indiscipline, pour les empêcher de dépenser leurs biens et leur éviter la ruine. Leur but est de leur prêter sur hypothèque, de manière à devenir ensuite propriétaire des biens de ces gens-là, pour être encore plus riches et plus considérés (555c).

Aujourd'hui, on ajouterait les ventes d'actions à risques ou virtuelles... Ces prêts sur hypothèque sont présentés comme une des causes qui transforment les régimes oligarchiques en celui qui, s'il n'est pas le plus honni par Socrate et Platon, reste pour eux le plus préoccupant, la démocratie, sans doute parce qu'ils la vivent au jour le jour, et quand ils s'adressent plus loin à Adimante ou Glaucon, je ne sais plus, en l'appelant un *bienheureux homme*, c'est parce qu'il aurait le singulier bonheur de vivre comme eux sous le régime d'une constitution dont il vaut mieux rire, pour ne pas en pleurer, tellement on y trouve de tout.

résumé « formel » I

Encore un peu plus loin (564a), la répétition d'un mot, suivie de sa forme adverbiale, donne l'envie à un esprit obtus de

déclarer que se trouve dans cette figure de style le résumé *formel* du dialogue. Je la soumetts d'abord en grec, puis en cite deux traductions différentes. Il s'agit ici, pour les personnages, de montrer que l'excès de liberté fait dégénérer la démocratie en tyrannie.

- Εἰκός, ἔφη.

-... (ici, 18 mots grecs, environ deux lignes, sur l'excès de liberté qui aboutit à un excès de servitude) ...

- Εἰκός γάρ.

- Εἰκότως...

1ère traduction (Chambry,
collection Budé)

- C'est naturel, dit-il.

- ...

- C'est en effet naturel.

- Il est donc naturel....

2e traduction (Leroux,
Garnier-Flammarion)

- Vraisemblablement, dit-il.

- ...

- C'est en effet probable.

-Il est dès lors vraisemblable...

Quand tout le reste s'est déposé en mon "âme", cette redondance est souvent ce qui reste en mon λογός... A-t-on jamais fait le décompte de ces acquiescements et probabilités qui deviennent des conclusions ?

des troubles nocturnes

Mais savons-nous assez que Platon-Socrate a étudié l'inconscient, en observant des désirs qui lui *semblent déréglés* ? Désirs que l'on peut réprimer par les lois et par de meilleurs désirs, *en accord avec la raison* ? Désirs qui pourront être *éliminés chez certains hommes, ou demeurer affaiblis et réduits* ? Désirs qui chez les autres *seront plus forts et plus nombreux* ? (571b-c) - *Mais de quels désirs et de quels plaisirs parles-tu* ? demande l'autre.

- *De ceux qui s'éveillent durant le sommeil, répondis-je, chaque fois que l'autre partie de l'âme (vous ai-je dit*

qu'il fallait toujours y aller prudemment avec l'âme ou plutôt, les âmes de Platon ?) - *la partie qui est rationnelle, sereine et faite pour diriger - est endormie et que la partie bestiale et sauvage, repue d'aliments et de boissons, s'agite et repoussant le sommeil cherche à se frayer un chemin et à assouvir ses penchants habituels. Tu sais que dans cet état elle a l'audace de tout entreprendre, comme si elle était déliée et libérée de toute pudeur et de toute sagesse rationnelle. Elle n'hésite aucunement à faire le projet, selon ce qu'elle se représente, de s'unir à sa mère, ou à n'importe qui d'autre, homme, dieu, animal; elle se souille de n'importe quelle ignominie, elle ne renonce à aucune nourriture, et pour le dire en un mot, elle ne recule devant aucune folie ni aucune infamie.*

Et que dit l'autre ? - *C'est tout à fait vrai, dit-il.* Ai-je eu raison de trouver lancinante la description ou la liste de ces assentiments serviles ?

résumé formel II

- *Suppose à présent....*
- *Je le suppose.*
- *Suppose maintenant (...); suppose encore... (572d-e).*

un piège chiffré

À mon avis, nos philosophes se dépassent, quand ils commencent la description de l'homme tyrannique, après avoir montré l'évolution presque fatale du système démocratique en le pouvoir d'un seul homme. Ils m'ont exaspéré, au point que j'ai griffonné des notes où, me semble-t-il, ma subjectivité

mauvaise s'est hélas! beaucoup plus manifestée que dans les précédentes. J'ai écrit que Socrate faisait dire à Glaucon tout ce qu'il voulait. Ainsi, à 578a-b, quand il lui a tout juste demandé s'il trouverait dans une autre cité *plus de lamentations, plus de plaintes, plus de gémissements et de souffrances* que dans une ville gouvernée tyranniquement, et s'il en trouverait plus chez un individu qui ne serait pas un homme tyrannique *rendu dément par les désirs et les passions érotiques*, il n'est pas étonnant que son frère réponde que cet homme *est, et de beaucoup, le plus malheureux de tous les hommes*. Eh! bien, nous avons été pris au piège. Socrate rétorque que nous sommes dans l'erreur. - *En disant cela (...) tu n'as plus raison*. Nous n'avons donc rien compris. Il n'avait qu'un but, celui d'élaborer davantage sa description de l'univers tyrannique. Le plus malheureux, il fallait y penser, c'est le tyran lui-même, qu'il nous peindra pendant trois ou quatre pages, jusqu'à 580a. Veut-il créer un effet de repoussoir ? En effet, plus le malheur se répand dans la cité du tyran, moins cette constitution n'aura d'attraits pour ses interlocuteurs. Mais cette description-charge est-elle un si fort "moteur" dans la recherche de la vertu, qu'elle soit politique ou autre ? À moins qu'il ne s'agisse toujours pour ce Socrate, d'un simple traité constitutionnel, sans implication morale... ? Nous errons de nouveau. Il s'agit d'une démonstration mettant en valeur les vertus du chiffre 3. Voyez avec moi, en 580d. *Si, de même que la cité est divisée en trois classes, l'âme de chaque individu est aussi divisée en trois... (...) - Attendez, d'autres 3 sont à venir. - Puisqu'il existe trois espèces de l'âme, il me semble qu'il y aura aussi trois espèces de plaisirs, propres à chacune d'elles. Il en sera de même pour les désirs et pour les principes de commandement...* Si la locution *de même* indique bien trois espèces de désirs et de principes, il en résultera donc 27 espèces, plus les 3 "âmes". On dit souvent qu'il ne faut pas couper les cheveux en quatre. Pourquoi faudrait-il couper les âmes en multiples de 3 ? Je sais, je sais. La théorie des nombres, le nombre des êtres, Pythagore, le calcul, les mathématiques, et pourquoi pas la préfiguration

d'un langage informatique qui serait ternaire... Par la suite, le philosophe abandonne les chiffres pour les mots, en nommant l'une après l'autre, un peu comme au Paradis terrestre, ces espèces perchées sur leur arbre à branches ternaires, mais le résultat me laisse froid ou pantois. Surtout à la fin de 582e, quand nous apprenons que les choses les plus vraies seront nécessairement celles que louent le philosophe et l'ami de la raison. Dans l'univers qui s'est peu à peu créé durant le dialogue, cette Vérité est logique, exacte, pleine de sens, mais pour ma part je ne me retrouve pas dans ce monde de cloisons numérisées, où donner des réponses semble l'emporter sur l'intelligence de leur contenu. *Je te le ferai découvrir de la manière suivante, dis-je, mais engage-toi aussi dans la recherche en me donnant des réponses* (583fin de b). Et ces réponses, bien sûr, seront souvent contenues dans les questions. Pour vous faire dire que le PLUS est PLUS que le MOINS, que PLUS de réel est PLUS que MOINS de réel, comme à la fin de 585d ? *Par conséquent, ce qui s'emplit le plus des êtres réels et qui est lui-même davantage réel, s'emplit plus réellement que ce qui s'emplit d'êtres moins réels et qui est lui-même moins réel ?* Et vous ne serez pas étonnés d'apprendre que la nourriture et le corps sont moins réels que l'intelligence et l'âme.

je n'ai pas la foi, et Glaucon perd la parole

Je suis de ces gens décrits à 586a-b : -

Ils ont le regard constamment tourné vers le bas, à la manière du bétail, ils sont penchés vers le sol et ils vont pâturant de table en table, s'engraissant et copulant. Ils se querellent pour obtenir toujours plus de ces choses-là, ils s'encornent mutuellement, ils se blessent à coups de sabots de fer, ils se tuent avec leurs armes, emportés par leur insatiabilité. C'est qu'ils n'ont pas rempli d'être réels (ma

correction : avec des êtres réels) *ni ce qui en eux existe réellement, ni la demeure qui le contient.*

Et Glaucon rajoute à ma turpitude en claironnant à Socrate qu'il a ainsi formulé *un oracle parfait (...) pour la vie de la plupart des hommes et plus loin qu'il y a grande nécessité (...) qu'il existe quelque chose de ce genre, c'est-à-dire que la plupart des hommes ne connaissent que des plaisirs mêlés de peines, des simulacres, des ébauches du plaisir authentique* etc. Heureusement, quelquefois, il risque une pointe ironique. Quand Socrate lui demande *s'il sait à quel point le tyran mène une vie plus désagréable que le roi*, Glaucon répond, *Je le saurai, si tu me le dis...* Mais Socrate, pas fou, ironisera à son tour sur ses propres questions. Au livre X, 595c, il ordonne à Glaucon d'écouter, mais se reprend aussitôt en lui disant de répondre plutôt aux questions. Une sorte de clin d'oeil, à mon avis, sur la façon dont il a toujours entendu procéder. Craindrait-il qu'on l'écoute avec trop d'attention ? Et le jeune homme d'emboîter le pas, sagement, en répliquant *Vas-y de tes questions*. Quand Socrate ironise, il ne sert à rien de penser même à changer de cap. D'ailleurs, quatre répliques plus tard, son frère dira qu'il ne se sentirait *pas capable de risquer une parole, si même quelque chose* (lui) *venait à l'esprit...* (596a).

le travail manuel revisité

Et s'il a déprécié le travail manuel, quelques questions plus haut, à 590c, faut-il y voir un phénomène culturel ?

Et l'artisanat et le travail manuel, pour quelle raison, crois-tu, présentent-ils un caractère qui les fait déprécier ? Ne dirons-nous pas qu'il n'y a aucune autre raison sinon le fait que quelqu'un possède par nature si faiblement la forme de ce qui est supérieur qu'il est incapable de dominer ses bêtes intérieures, mais qu'il les entretient au contraire et ne se montre capable que d'apprendre à les flatter ? - Apparemment, dit-il. - Ainsi donc, pour qu'un tel

homme soit également dirigé par un principe semblable à celui qui commande l'homme supérieur; n'affirmerons-nous pas qu'il doit devenir l'esclave de cet homme supérieur; lui qui possède à l'intérieur de lui-même le principe directeur divin ?

On se scandalise ? Il ne faut pas. À la fin de sa période, Socrate assure qu'il faut être guidé de l'intérieur ou de l'extérieur par le principe divin et sage, *afin que soumis au gouvernement de ce même principe, tous soient autant que possible semblables et amis...* À noter : *autant que possible*. Quelle libéralité! Quel amour du prochain! Quel pape! Quel imam! Un Taliban ? Non. Il ne veut tuer personne. Mais il nous ravale au rang des bêtes, si nous ne nous soumettons pas à son principe divin.

des meubles et de la poésie

Il est réconfortant de l'entendre commencer l'examen de la poésie par la confection de lits et de tables (597b-c). On touche du concret. Mais la classification rôde, et nous aurons trois espèces de lits, d'abord *un lit unique qui existe par nature (...)* qui est lui-même ce qu'est le lit, deuxièmement *celui que le menuisier a fabriqué*, enfin *celui que le peintre a fabriqué*, en faisant l'imitation du lit fabriqué. C'est tellement "fabriqué" que le peintre n'est plus qu'un "imitateur", tout comme les auteurs de tragédie et avant eux, Homère, qui seraient aussi éloignés de la "nature" que la représentation peinte du lit l'est du lit lui-même ou de son "idée" créée par un dieu. Mais, sans devoir reprendre son argumentation, que fait-il du langage et de l'écriture, que fait-il des mots parlés par les humains et des mots qu'ils forment sur la pierre ou le papyrus ? Ces mots rendent compte, à leur façon, de ceci ou de cela. Ils ne sont pas la copie, la photographie, l'imitation de ce dont ils parlent ou de ce qu'ils font voir sur une surface plus ou moins poli. Les

phrases sont *construites* par le poète, comme un lit est fabriqué par le menuisier; les mots sont à l'oeuvre dans l'esprit ou le λόγος du poète, comme un lit existe quelque part ou chez son dieu, en tant que l'idée du lit. Ce qui se passe dans une oeuvre est autre chose que la reproduction, l'imitation d'une bataille ou d'une rencontre sur les murs de Troie ou encore d'un message récité par le héraut : pensons au temps de lecture, différent du temps de l'action qui ne serait aussi qu'une imitation du temps, si l'on prend Socrate au pied de la lettre; pensons aussi à l'espace imaginé par le lecteur, un espace qu'il crée à partir de notations souvent parcellaires ou mal chantées par l'aède ou mal lues par le lecteur. Platon dira, s'il daigne écouter, que tout cela n'est que fausseté par rapport à la vérité de l'être de tout ce que vous voulez, parce que de toute évidence le poème, les paroles récitées ou chantées par les acteurs ne sont pas la pensée (ψυχή, διανοία, λόγος ou même φύσις) du créateur universel de toutes choses et encore moins les mots mêmes dits par l'individu qu'on représente ou auquel on fait allusion. C'est alors, une fausseté, selon lui. Ce n'est pas le vrai réel que rechercherait l'homme sage et juste et beau qu'est le philosophe. Je réplique que le réel de la poésie ne peut pas détruire ou fausser la vraie réalité à laquelle elle ne ferait qu'allusion, parce que cette vraie réalité est déjà disparue, remplacée par une autre, celle des mots qui auront beau raconter qu'ils parlent de ceci ou de cela, ils seront toujours autre chose. Évidemment, je parle en homme du XXI^e siècle et de plus, sans doute, en mauvais messenger de toutes les théories sur l'écriture.

Cela dit, on peut comprendre qu'il est décontenancé, énervé, dérouté par cette disparition du vrai réel et qu'il se rassure en appelant la nouvelle réalité à laquelle il est confronté, une imitation de ce qui est disparu, compte tenu qu'il recherche le réel le plus vrai qui soit et peut-être devrais-je plutôt dire, compte tenu de sa connaissance indiscutable du seul réel qui compte, mais qu'il nous cacherait sous une façade dialectique interrogative, pour rester avec nous encore quelque temps...

Cependant, quand il faudrait, vers 599d-600a, qu'Homère ait réformé l'administration d'une cité ou qu'il s'y soit avéré un bon législateur pour trouver grâce à ses yeux et se mériter les plus hauts degrés des échelles mesurant ses dogmes sur la vérité, il saute aux yeux, c'est du moins ce que j'ai écrit après la lecture, sûrement fautive, de ces passages, que ce n'est pas à cause du récit ou de l'imitation de ceci ou de cela qu'il en voudrait à la poésie, mais parce qu'elle n'est tout simplement pas l'écriture d'une constitution et de ses lois. Par la suite, d'ailleurs, il dénigrera la fiction poétique, parce qu'elle ne prône pas de régimes de vie ni un programme d'éducation morale ou autre, comme on peut en trouver chez Solon ou même Alcée. Que pensait-il de Pindare ? Je préfère ne pas le savoir.

Il faut aussi régler son cas à la tragédie. Je ne répéterai pas son argumentation, sauf qu'à un certain moment il demande si le forgeron et l'artisan du cuir connaissent quelque chose aux exigences requises pour les brides et les mors (601c), et il affirme alors que seul, le cavalier y entend quelque chose. Donc, seul l'utilisateur de toute chose serait celui qui sait. Celui qui fabrique et encore plus celui qui peindrait ou écrirait en imitant les choses, n'en savent rien. *L'imitateur ne possédera pas de savoir* (602a). Et deux répliques plus loin... - *Charmant personnage que cet expert en imitation dans le domaine de la poésie, quand on pense à sa connaissance de ce qu'il produit!* Cela ne vous semble pas clair ? La cause en serait que je le cite mal ? Mais à quoi cela servirait-il ? Il est déjà écrit dans le ciel que *ceux qui touchent à la poésie tragique en vers iambiques ou en vers épiques, sont tous des imitateurs, autant qu'il est possible de l'être*, et que l'imitateur ne possède pas de savoir. *L'imitation n'est qu'une activité puérile, dépourvue de sérieux* (602b); *le médiocre s'accouplant au médiocre, l'art imitatif n'engendre que du médiocre* (603b).

Socrate s'humanise

Mais peu à peu, il s'humanise. À moins que je voie la lumière et comprenne un peu mieux le pourquoi de ses conclusions. S'il dit que *le médiocre s'accouplant au médiocre, l'art imitatif n'engendre que du médiocre*, c'est bien sûr parce que selon lui cet *art d'imitation*, non seulement *réalise une oeuvre qui est loin de la vérité*, mais qu'il *entretient une relation avec ce qui, en nous-même, est réellement à distance de la pensée réfléchie* (fin de 603a). On peut être aussi d'accord avec lui quand il dit, un peu plus loin, que son *poète imitateur* - il faut bien prendre son vocabulaire - *flatte la partie de l'âme qui est privée de réflexion, celle qui ne sait pas distinguer le plus grand du plus petit et qui juge que les mêmes choses sont tantôt grandes, tantôt petites, il fabrique artificiellement des simulacres*, mais je décroche quand il ajoute que l'imitateur *se tient absolument à l'écart du vrai*, parce que c'est aussi une vérité que l'oeuvre du poète contient, montre ou même défend. Cela dit, je vois ce qui l'irrite. Il ne veut pas que ses citoyens se laissent aller aux atermoiements, aux gémissements, à la loi des sentiments, comme on le fait dans les oeuvres tragiques; il ne veut pas qu'ils deviennent des pitres, et là, il touche un point que tout être humain, le moindrement conservateur ou soucieux d'une certaine rectitude morale ou sociale, a plusieurs fois déploré devant l'évolution pléthorique du comique, de l'humour. Lisez avec moi. *Ce désir de provoquer le rire que tu contenais en toi-même par ta raison, de crainte de passer pour un pitre, tu lui donnes alors libre cours, et lui ayant donné en cette occasion la fougue de la jeunesse, souvent tu perds conscience du fait que tu t'es excité dans la compagnie de tes proches au point de devenir un fabricant de farces* (606c). On constate souvent la même chose, sans devoir suivre les mêmes préceptes. Pour nous, ce serait un mal pour un bien; pour lui, c'est un mal contre le seul bien qui puisse exister, une cité gouvernée par de bonnes lois, dont l'une proclamera le bannissement de la poésie *imitatrice*. On en revient à notre

désaccord, mais on a jeté du lest, il me semble, et ce cher Socrate a senti, en considérant la question *dans son entièreté* (601c), qu'au nom de sa vérité, il était en train d'arracher du tissu social tout un pan de cette vérité dont les citoyens ont besoin, celle qui de temps en temps leur permet de voir ce qu'ils sont, s'ils ne veulent pas se prendre pour ce qu'ils ne sont pas, et d'aspirer, oui, par répulsion ou par le ridicule, à une plus grande rectitude, peut-être pas celle du philosophe, mais celle du citoyen qui ne veut pas tout tourner en farces. Et pourquoi l'aurait-il senti cette autre vérité qu'Aristote appellera plus ou moins, selon le sens qu'on veut ou qu'on peut lui donner, la purgation des passions ? Notre vérité commune, à lui comme à nous, elle se dessine en 607d-e, un peu avant qu'il entreprenne dans le mythe d'Er son voyage de science-fiction avec le travail à la chaîne de la Nécessité sur les âmes et les humains oublieux, avant de se choisir une nouvelle vie.

- Nous accorderions sans doute aussi à ceux qui sont ses propagateurs, eux qui sans être des experts en poésie sont néanmoins des gens qui goûtent la poésie, de tenir en son nom un discours non versifié, visant à démontrer qu'elle n'est pas seulement agréable, mais également utile pour les constitutions politiques et pour la vie humaine. Et nous les écouterons de manière bienveillante, car nous en tirerons certainement quelque chose s'ils nous font voir qu'elle n'est pas seulement agréable, mais aussi utile.

Plus haut, il n'oubliait pas les constitutions et ici, il se contenterait qu'on lui démontre que la poésie est utile. En ignorant sa migration des âmes, je pourrais écrire avec lui à la fin de *la République* que *C'est ainsi que durant cette vie et au cours de ce voyage de mille ans que nous avons décrit, nous trouverons bonheur et succès dans notre vie* (621d). Vous me direz que du voyage de mille ans, vous n'avez rien vu, mais que faites-vous de l'histoire générale, que fait-on de la poésie, de la tragédie, du roman, de l'auto-fiction, etc. ?

Entre-temps (*il s'agit toujours, ici, d'un texte écrit en août 2010*), je me suis remis au dialogue du *Phèdre* pour vérifier si

ma vitesse de lecture, en grec ancien, s'était améliorée et pour retrouver les passages sur l'écriture, dont je n'ai pas parlé... Je crois que je le lirai en entier. À quoi tient cette attirance pour les oeuvres de Platon, quand il m'énerve la plupart du temps ? J'espère sans doute retrouver au cours de ses dialogues le charme que je trouve dans leur début. On marche quelque part. On accompagne un ami. On en rencontre d'autres. On parle de livres, de ceci ou cela. Comme dans les films de Woody Allen. On parle. On parle, et ce n'est pas toujours pour ne rien dire, même si les autres s'en balancent un peu. La vie est une rencontre incessante. Tandis que dans ma vieillesse, des femmes importunes de ma famille adoptive programment mes rencontres, détruisent les hasards heureux qui pourraient me faciliter la vie, cherchent à me tirer ailleurs, là où il n'y a pas d'écriture, pas de livres...

Cependant, j'ai laissé le *Phèdre* en plan et commencé à déchiffrer le *Timée*... Je fais donc l'école buissonnière.

⁶ J'utilise l'excellente traduction de Georges Leroux : Platon, *la République*, Garnier-Flammarion, Paris, 2002, 801pp.;

⁷ Émile Chambry : Platon, Oeuvres complètes, - la République - , tome VI et VII, collection des universités de France, les Belles Lettres, Paris, 1956.

DU MÊME AUTEUR

littérature grecque ancienne

-*Que serait-ce donc, que la civilisation grecque ?*, essai sur la Parole, la Nudité et le Masque dans la tradition grecque, texte numérique, [www. gpouellettemanuscrits.com](http://www.gpouellettemanuscrits.com), 2018;

peinture québécoise

Reynald Piché, monographie, collection Arts d'aujourd'hui, Hurtubise HMH, 1982;

recueils de poèmes (éditions du Noroît, Montréal)

- *Tambours et morceaux de nuit*, 1995;
- *Dialogues de l'alphabet et de l'absence*, 1996;
- *Du train où va la mort*, 2001;
- *Le Neuvième Poème, suivi du journal de son écriture*, 2007;
- *De grands déluges sur nos têtes*, 2009;
- *Les Ormes de la nuit*, 2011;

en collaboration :

- *Octonarius* - gravures de Garen Bedrossian, avec des poèmes de Gabriel-Pierre Ouellette -, livre d'artiste, Montréal, 2002;

en traduction :

- *Soleil de sable - Sand Sun* (tiré du recueil de 1995), dans *Demilunes : Little Windows on Québec*, translated & introduced by David Solway, Frog Hollow Press, Victoria, 2005);

romans

- *Les Oriflammes noires*, roman, l'Hexagone, Montréal, 1999, 133p.;
- plusieurs autres, édités en textes numériques de 2016 à 2018, cf. plus bas;

plusieurs poèmes et nouvelles en revue, dont « *le Manuscrit forgé et traduit à Thira* », NRF, avril 1989;

scénario télédiffusé

- *Bonjour, notaire*, premier prix ex-aequo au Premier Concours des jeunes auteurs (1958) pour les textes dramatiques de 30 minutes, Radio-Canada, le 11 août 1958 (réalisateur: André Bousquet);

textes radiodiffusés

Poèmes et nouvelles, de 1971 à 1988 (émissions *Atelier des inédits*, *Alternances*, *En toutes lettres*, *Poésie*), et deux dramatiques :

- *Les Cloches et les bouteilles*, premier prix au Concours des oeuvres dramatiques radiophoniques de Radio-Canada, 1984, dans la catégorie 30 minutes, 15 janvier 1985 (réalisateur: Guy Lagacé);
- *Le Dîner Durham*, deuxième prix au Concours des oeuvres dramatiques radiophoniques de Radio-Canada, 1987, dans la catégorie 60 minutes, 19 octobre 1987 (réalisateur: Gérard Binet);

textes numériques (www.gpouellettemanuscrits.com et à la Bibliothèque nationale du Québec)

- les deux derniers textes ci-dessus, radiodiffusés, et le scénario télédiffusé;

- *Par quatre judas*, nouvelles : *les Persiennes - les Cinq fenêtres - À ciel ouvert - Pleine Page*, 2015, 185p.;
- *Débusquer la mort sous les mots : Jack Kerouac - Anne Hébert Eschyle*, essai, avec une digression sur la parole des comédiens, 2015, 223p.;
- *Simon Neige*, texte dramatique représenté en 1968 et 1969, (édité mais non publié en 1970, modifié en 1990 et 2015), publié en 2015, 98p; une autre édition, cette fois suivie de *Voyages - 1968*, a été publié en 2017, 224p.;
- *Il y a la mer*, roman, 2016, 295p.;
- *le Voyage du nord - III - Le Moyne d'Iberville et son Iroquois chez le fils de Colbert, château de Sceaux, 1688*, roman, 2016, 225p.;
- *le Voyage du nord - I - les croix et l'écorce, 1686*, roman, mars 2017, 235p.;
- *le Voyage du nord - II - de Poitiers à Orléans, 1688*, roman, mars 2017, 260p.;
- *Monsieur d'Iberville et son Sauvage*, dialogue dramatique, 2017, 30p.;
- *les Défaites : 1759-1760, 1837-1838*, octobre 1970, texte dramatique représenté en 1978, édition de 2017, 274p.;
- *Dix heures à Manhattan - 2005*, 2017, nouvelle, 102p.;
- *la Poésie, l'enfant trouvé et la République (Platon)*, nouvelle irrationnelle, 2018, 15p.;

- *l'Avocat fantôme*, nouvelle « juridique », 2018, 29p.;
- *Que serait-ce donc, que la civilisation grecque ?*, essai sur la Parole, la Nudité et le Masque dans la tradition grecque, janvier 2018, 312p.;
- *Répétition générale - 1760*, roman, novembre 2018, 173p.;
- *Poèmes du bâtard*, poésie, novembre 2018, 94p.;
- *Les Couteaux de la parole*, roman, janvier 2019, 98p.;
- *Les Dormants de la voie ferrée*, roman, mars 2019, 164p.;
- *Les Seuls Mots peints - fragments sur René Char*, essai, août 2019, 58p.;
- *Bibliothèques et archives*, textes, catalogues et répertoires, avec photos, 2019, version publique, 54p.;
- *Fuir en Italie*, nouvelle, 2019, 52p.;
- *Vous serez confondus*, roman, décembre 2020, 187p.;
- *Poème sans poésie - fait divers ou « The Mousetrap*, mars 2021, 16p.;
- *Les Corps de nos désirs - 1973*, nouvelle, septembre 2021, 127p.